

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

REVUE CANADIENNE.

REVUE CANADIENNE

PHILOSOPHIE, HISTOIRE, DROIT, LITTÉRATURE, ÉCONOMIE SOCIALE, SCIENCES,
ESTHÉTIQUE, APOLOGÉTIQUE CHRÉTIENNE, RELIGION.

TOME SIXIÈME

In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus caritas

ST. AUGUSTIN.

MONTREAL

IMPRIMÉE ET PUBLIÉE PAR E. SENÉCAL

N^{os} 6, 8 et 10, Rue Saint Vincent

1869.

REVUE CANADIENNE

Philosophie, Histoire, Droit, Littérature, Economie sociale, Sciences,
Esthétique, Apologétique Chrétienne.

LES COUPLETS DU JOUR DE L'AN.

Le jour de l'An !

Que de souvenirs dans ce cri ! Que de joies passées, que de douces rêveries ne fait-il pas reparaitre ! L'enfance, l'insouciance et trop heureuse enfance, en garde seule les enthousiasmes. Il nous en reste à nous le souvenir ; tout au plus savons-nous regretter ses émotions éteintes, qui se ravivent si difficilement.

Une portion de bonheur semble s'éloigner de nous, un changement se fait avec chaque année qui s'enfuit. Hélas ! c'est nous qui sommes les déserteurs et qui changeons, aujourd'hui, demain, toujours. Ce que nous avons laissé en arrière, cet heureux temps si regretté, rien n'en est perdu, croyons-le. D'autres en jouissent à leur tour ; ainsi va le monde.

Qui peut cependant l'oublier ? Ces joies naïves, ces heures si vite disparues, ont tracé dans nos âmes un chemin qui s'y retrouve sans cesse et qu'à la moindre secousse notre imagination se plait à parcourir. Sur les ailes de la pensée accourent, les uns après les autres, ces grands jours d'autrefois. Alors, pauvres enfants devenus des hommes, nous nous prenons à songer au temps qui ne revient pas, et, d'accord avec la parole du Dante, nous disons : il n'est pire douleur qu'un souvenir heureux dans les jours de misère !

Comme ils étaient beaux nos Jours de l'An ! Et notons bien que les moments solennels n'y faisaient point défaut. La pointe du jour éclairait-elle un coin des fenêtres, déjà sur pied, tout le petit monde de la maison battait la diane en s'emparant des cadeaux déposés pendant la nuit auprès des oreillers mollets. Les mains remplies, l'allégresse au cœur, le premier devoir appelait chacun aux genoux du chef de la famille. Heureux les enfants qui ne sont pas orphelins ! ils reçoivent ce matin-là une double bénédiction, et, dans les bras de leur mère, ils n'apprennent pas à pleurer la perte éternellement sensible de leur protecteur naturel.....

A genoux, mes enfants, qui voyez l'existence
 Vous sourire sans fin, et qui croyez d'avance
 Tenir tout le bonheur que vous promet l'espoir.
 A genoux ! et que Dieu dans sa bonté puissante
 Conserve encore longtemps dans votre âme innocente
 La paix qu'elle semble entrevoir !

Que vous portiez bien haut, toujours, vos jeunes têtes,
 Malgré les coups du sort et des sourdes tempêtes
 Qui ravagent souvent le triste cœur humain.
 Et que, remplis de foi dans les jours de souffrance,
 Vous regardiez vers Dieu, notre seule espérance,
 Pour vous enseigner le chemin.

Vous aussi vous saurez combien de sombres heures
 Peuvent ternir parfois la joie en nos demeures
 Et causer le regret des jours qui sont bannis...
 Mais jouez et chantez !—l'enfance, la jeunesse
 Ont besoin de gaieté, d'espoir, et de tendresse :
 Allez en paix, je vous bénis !

Qu'ils étaient beaux nos Jours de l'An ! N'est-ce pas qu'ils avaient meilleur air que ceux des derniers lustres écoulés ?

Cette fête remplissait toutes les existences, suspendait tous les calculs matériels, chassait tous les soucis.

La gaieté avait mille formes nouvelles, et elle les revêtait prestement dès plusieurs jours avant l'heure.

Les grands et les petits, les pauvres et les riches, les benêts et les gros savants, se transformaient comme au passage d'une fée.

Ce nivellement social opérant des coups d'esprit imprévus.

L'amitié, la complaisance et la candeur descendaient sur la terre ; elles logeaient partout, elles se revêlaient sur mille points à la fois.

Plus de passé sur les épaules, et presque pas de lendemain devant les yeux !...

Si !...un lendemain—mais il s'appelait le Jour de l'An ?...

Les haines soudain enfouies ; la suspension des intrigues ; la franche et ouverte figure du plaisir, remplaçant les masques qui se poursuivent durant toute l'année sur le théâtre de la vie, com-

posaient une physionomie à part qui donnait à ces moment fugitifs les attraits d'une réalité durable.

Et l'on caressait tant les enfants?... Les beaux habits et les bonbons ; les compliments et les bonbons ; les visites et les bonbons ; les promenades et les bonbons arrivaient gaiement, follement, de çà, de là, de droite, de gauche, d'en bas, d'en haut, de partout ! On en était accablé, — jamais las

Comment ne point s'expliquer maintenant pourquoi tant de fronts se dérident, tant d'urbanité se dévoile, et d'où vient que tant de propos joyeux éclatent à l'annonce du Jour de l'An ? Serons-nous surpris, par exemple, en voyant les écrivains politiques renverser leurs plumes, et au plus fort d'une bataille rangée se mettre brusquement à rire et à conter fleurette aux lecteurs ? Non ; ces métamorphoses sont dans l'ordre ; l'inconcevable serait de ne rien changer à nos habitudes.

Croirez-vous donc que les poètes vont s'abstenir ce jour-là de participer à la réjouissance publique ! Vous les connaissez trop pour ignorer leurs prétentions au droit *d'embellir* toute fête soit d'un bout rimé, d'une complainte, ou d'un sonnet. Mais vous ne les connaissez peut-être pas assez pour savoir que, vers la fin de décembre, ils subissent la tyrannie d'un démon familier qui parvient généralement à leur dicter des lois.

Oui, Mesdames, un diable qui s'appelle le *Diable*, à l'instar de Monsieur Lucifer et de ses confrères. Vous êtes tentées de frémir, d'implorer du secours, ou de vous sauver ; n'en faites rien, je vous prie, et veuillez lire :

Votre profonde erreur vient de ce que vous rêvez vos poètes favoris entourés d'une auréole ; portant sur leur personne une majesté qui impose de prime-abord ; marchant, ou plutôt planant, à plusieurs millimètres au dessus du sol ; bref, vivant en communication directe avec une certaine déesse dénommée la *Muse*. De diablerie, vous n'en voyez pas l'ombre.

La vérité est que : les poètes ne sont pas du tout phosphorescents ; ils ressemblent, à s'y méprendre, à la plupart des hommes laids dont vous repousseriez les photographies loin de votre album ; ils fréquentent avec une désolante persistance les sentiers où se bouscule le commun des mortels ; que, sur le trépied sacré, ils ont pour unique intermédiaire entre le monde et eux un personnage imaginé par esprit d'opposition aux divinités célestes.

Celui-là, c'est le *diable* de l'imprimerie. J'affirme qu'il n'a pas volé son nom. Il est de lignée authentique. A fur et mesure que le rédacteur ou le poète (c'est presque toujours l'un et l'autre à la fois) noircit un feuillet de papier, le diable est là qui guette ; le

dernier mot est à peine écrit qu'il l'enlève et le jette à l'atelier. Quand il reparait, c'est pour apporter des épreuves et guetter de nouveaux feuillets.

Ce manège commence le 2 janvier au matin et se termine le soir de la St. Sylvestre, au chant de la *gnignolée*. C'est aussi peu récréatif que vous le pouvez croire; entr'autres vœux que je forme à l'intention de mes lecteurs, je leur souhaite de ce régime le moins possible.

Le 20 décembre le diable se nettoie les doigts sur la brosse affectée au lavage des caractères d'imprimerie et ensuite il s'adresse à peu près en ces termes au poète de l'établissement :

— Cousin-germain des dieux! de même que les employés des Postes expédient invariablement les malles avant que j'aie pris le loisir d'y déposer vos lettres; de même que vos épreuves deviennent de jour en jour plus sales et plus énigmatiques, de même..... me ferez-vous des couplets pour le Jour de l'An?...

Le diable cumule les fonctions de "surveillant" du rédacteur et de porteur du journal. Il demande la chanson qui lui vaudra ses étrennes de la part des abonnés de la ville. Impossible de refuser sa prière. Le cœur s'attendrit, on l'écoute, et la malheureuse pièce de vers voit le jour...de l'an.

Les indiscrets prétendent que la vanité des poètes provoque cette éclosion annuelle. Rien de plus exagéré... sinon pour les rimeurs d'aujourd'hui, à coup sûr pour ceux de l'ancien temps.

Je viens de consulter dans les vieux journaux les poésies écrites de cette façon entre les années 1778 et 1841—il y en a dix-neuf de moins que cinq douzaines—et je constate qu'avant 1830 elles n'étaient pas signées. Donc, écarterez la vanité. Le bon motif reste pur de tout alliage.

Il y a vers et poésie. Il y a rimeur et poète. Il importe peu de savoir quel titre convient aux auteurs de la plupart des couplets du Jour de l'An qui se rencontrent dans la période citée plus haut. Ce n'est pas une marchandise bien rare que des vers, disait le vieux Corneille. Les critiques seront souvent de son avis si jamais ils examinent à la loupe ces productions canadiennes. Mais puisqu'en littérature le mérite est relatif, j'accorderais volontiers une certaine valeur à nombre de couplets regardés comme des hors-d'œuvres par leurs auteurs, et parfaitement relégués aux oubliettes par les générations qui nous ont précédés. D'ailleurs, l'on sait comment naissent les *poésies* du Jour de l'An. Dans l'article que je me suis mis en frais d'écrire, toutes les excuses sont donc valables pour m'autoriser à en parler.

Etrennes du garçon qui porte la GAZETTE DE QUÉBEC aux pratiques
le 1^{er} janvier 1778 :

En finissant
Cette année mon respect est ferme,
En finissant
Aussi bien qu'en recommençant.
A vous mon principe et mon terme.
Par vous je l'ouvre et je la ferme,
En finissant.

En finissant.
Jusqu'à la mort je vous proteste,
En finissant
Mon respect toujours plus ardent.
C'est le doux espoir qui me reste
Et c'est le ciel que j'en atteste
En finissant.

En finissant
Je la trouve plus belle encore (l'année)
En finissant,
Qu'elle n'était en commençant.
CARLETON, l'appui de son prince,
Met à l'abri notre Province
En finissant.

Carleton fut gouverneur du Canada de 1766 à 1770, sous le nom Guy Carleton ; de 1774 à 1778, sous le nom de Sir Guy Carleton ; de 1786 à 1791, sous le nom de Lord Dorchester ; enfin, de 1793 à 1795, sous le nom de Baron Lord Dorchester. En 1775-76, il *mit notre Province à l'abri* en défendant Québec que les Américains tentèrent vainement d'enlever d'assaut et par la rigueur d'un siège.

Dans sa brochure intitulée : *La Gazette de Québec*, M. E. Gérin, — l'une des connaissances aimées des lecteurs de *La Revue Canadienne*, — écrit : " D'après ce que nous connaissons, ce gouverneur paraît avoir favorisé Brown (William Brown, qui fut éditeur de la *Gazette* pendant les vingt-cinq premières années, 1764-1789, de la publication de cette feuille) autant qu'il fut en son pouvoir de le faire, et lorsque plus tard, il revint gouverner le Canada sous le nom de Lord Dorchester, on rapporte qu'il témoignait une amitié toute spéciale à M. John Neilson, à cette époque très-jeune encore. Mais si Carleton montrait autant de bienveillance, les éloges incessants que lui prodiguait la *Gazette* étaient bien de nature à perpétuer son zèle et sa faveur. C'est à propos de ce puissant bienfaiteur que la *Gazette* poussa la flatterie à ses plus extrêmes limites. Elle alla jusqu'à publier des vers comme ceux-ci :

" O vous qu'a tant vanté la Grèce,
Grand Socrate, illustre Platon,
Que deviendrait votre sagesse
Devant celle de Carleton ! "

A en juger par ce qu'on voit dans la *Gazette*, jamais monarque absolu ne fut plus adulé de ses sujets que Lord Dorchester du peuple canadien qu'il était appelé à gouverner dans des circonstances pourtant fécondes en difficultés de tout genre.

C'était l'âge d'or des gouvernements : Carleton, surpassant en sagesse Platon et Socrate, permit à nos bons aïeux d'en jucher un au-dessus d'Alexandre le-Grand, et de faire parvenir le huitain suivant à Haldimand, en 1779 :

Joignons tous nos prières,
Nos vœux les plus sincères
Pour notre Gouverneur ;
Et de bouche et de cœur,
Chantons tous d'un accord
Qu'il est la vraie image,
De nom et de courage ;
Que l'univers entier
Célèbre en ce guerrier
LE SALOMON DU NORD.

En 1780, le scrupule s'empare du " garçon qui porte la *Gazette* aux pratiques : "

—S'il faut que dans les premiers jours—Que l'an nouveau commence,—Nous voyions pratiquer toujours—La même impertinence ;

—S'entre-arrêter à chaque pas ;—Agir par politique ; S'entre-baiser comme Judas,—C'est ce que l'on pratique :

—Ne puis-je avec humilité,—Allant à mes pratiques,—Porter pour leur curiosité,—Les nouvelles publiques ?

—Leur souhaiter sincèrement—Une santé parfaite,—Crédit, honneur, contentement,—Félicité parfaite.

—Heureux si ma sincérité,—Partage de mon âge,—Vous fait prendre ma liberté,—Pour un fidèle hommage !

—Elle pourrait vous engager—A m'être favorable,—Et daigneriez me soulager,—D'une main secourable.

Il faut nécessairement choisir dans la masse et renvoyer aux limbes les vers inintelligibles, aussi bien que les souhaits du Jour de l'an, calqués d'année en année sur le premier modèle. Nombre de pièces ne sauraient tenter ni les lecteurs ni le goût moderne. Notre époque possède son contingent de rimes propres à exercer les ongles et les dents des critiques. Soyons satisfaits de nous-mêmes à cet égard.

En 1784, l'éditeur de la *Gazette*, à court de poète anglais ou français, fait un coup d'état : il donne pour étrennes un calendrier... sur papier jaune.

Les quinze années qui suivent offrent une série de pièces insupportables, sauf en 1799 :

Aujourd'hui sans rancune,
L'on va se visiter
Et suivant la coutume
Mains baisers se donner.
Eh ! mais, oui-dà,
Comment trouver du mal à ça !

Un ami, pour vous plaire,
Vous fait mille souhaits,
Qui, quoique très-sincères,
N'arriveront jamais...
Eh ! mais, oui-dà,
Comment trouver du mal à ça !

Si, pour payer mes peines,
Un lecteur généreux,
Par de bonnes étrennes,
Veut couronner mes vœux.
Eh ! mais, oui-dà,
Comment trouver du mal à ça !

Le numéro du *Mercury* du 1er janvier 1807 est orné d'une centaine de vers, genre sérieux et pompeux. Les Canadiens-français n'y sont pas épargnés; leurs chefs sont peints dans l'attirail de Don Quichotte battant la campagne. On ne leur accorde pas seulement, à titre de compensation, la compagnie du joyeux Sancho; c'était pourtant le bon temps des chansonnettes. Les fondateurs du *Canadien* figurent

“ With goose-quill arm'd, instead of spear ”

.....
“ Revenge, revenge, their claron sounds;
Revenge, each rock and hill rebounds ! ”

Si Juvénal revenait au monde, dit l'auteur, il aurait beau jeu à les fustiger d'importance ! etc.

Le nom de Nelson, mort à Trafalgar le 21 octobre 1805, reçoit une bouffée d'encens; ce qui fournit occasion de dérouler en passant le tableau des victoires des armes anglaises sur mer et sur terre.

La mode était aussi de crier haro ! sur “ l'Ogre de Corse.” Napoléon, au faite de sa puissance, faisait trembler l'Europe—hormis M. de Châteaubriand, (c'est lui qui s'en vante) et les gazetiers de Québec. Les légendes populaires l'affublaient de mille façons, toutes plus horribles les unes que les autres. C'était un monstre dont les yeux verts et le rire satanique glaçait le sang dans les veines de ses ennemis; les femmes en mouraient à six pas, et les grenadiers à une distance proportionnée. Quand aux enfants, on se contentait de les écorcher proprement pour les lui servir à la croque-au-sel. Le poète québécois exclame donc dans son délire :

Goddess of arms—in thee I trust
 Proud France to humble in the dust ;—
 Let the Usurper feel thy pow'r !
 Of short duration be his hour !

Et pour finir, la formule :

Allow me but one short word more :
 Poets you know are always poor ;
 Wherefore he prays you to be civil
 To his *aide-de-camp*, a poorer *devil*,
 Who, in return, news good and rare
 Will bring you oft in the NEW YEAR.

La maladie du roi, en 1810, inspire des vers élégants qui se terminent par une sorte d'épigramme :

— Son image reproduite—Jusque dans nos froids climats,—Sans perdre de son mérite,—Décore nos deux États.—J'aime mon Roi.—Il a reçu ma foi,—Mais, malgré moi, j'aime souvent—A voir sa face en argent !

En d'autres termes : son image est partout, excepté dans ma poche.

Une chanson sur l'air *God save the King*, redit les exploits des guerriers de 1812-13. En voici un échantillon :

— Tout a fort bien été,—Tout s'est bien présenté,—Pour sabrer l'ennemi :— Ça m'a remis !

— On a des miliciens,—Bientôt bons tacticiens,—Et tout ça bien conduit,—Fera du bruit !

En 1818, la grande merveille était les bateaux à vapeur, nouvellement lancés sur le fleuve, et qui parcouraient la distance entre Montréal et Québec en trente-six heures, contre vents et marée, disent les journaux.

— Mil huit cent dix-sept s'honore,—D'avoir vu réaliser,—Bien des chef-d'œuvres encore,— Que l'on sait utiliser.—La cataracte effrayante,— Dite de Montmorency,— Sous la main d'œuvre savante,— Offre une merveille aussi :— On perce sa cime, il coule,— Un filet de son torrent ;— A la machine qu'il foule,— Ça donne le mouvement.— Avec nouvel an, j'augure— Nouvelles combinaisons,— Surtout en agriculture,— Propre à nos rudes saisons, etc.

1er janvier 1822. *L'Hymne à Albion* peut être citée toute entière. L'Angleterre, débarrassée de Napoléon, voyait sa puissance succéder à celle du grand captif qu'elle avait étouffé dans une cage trop étroite pour son activité ; l'Europe vivait en paix ; le Canada n'avait jamais joui d'autant de liberté politique que dans les dernières années du règne de George III. En présence d'un horizon aussi serein, le poète exalte la gloire d'Albion. Nous étions cependant bien près du jour où les persécutions allaient recommencer en Canada contre l'élément français.

— Lève ta tête altière, — Noble reine des mers, — Vois devant ta bannière — Se courber l'univers ; — L'Africain redoutable — Tremble à ton seul nom, — Et l'Indou plus traitable, — Craindre ton pavillon !

Oui, ta seule présence, — Fait fuir tes ennemis, — Tu parles de vengeance, — Et tu les as soumis. — Ta voix seule s'oppose — A la fureur des flots ; — Et Neptune compose, — Avec les matelots.

Vois les flottes heureuses — Concentrer dans les ports — De nations nombreuses — Les immenses trésors ! — Joindre à l'or de Guinée — Les perles d'Indoustan ; — La vigne fortunée — Aux cannes du Couchant.

C'est pour toi que l'Aurore — Fait naître les rubis ; — Et le Cathay s'honore — De filer tes habits —..... Dépose la cuirasse — Et met le casque bas ; — Que l'olivier remplace — La gloire des combats !

Alors ton prince auguste — Comblé d'ans et d'honneur, — Sera contre l'injuste, — L'asile du malheur. — Pour nous, tandis qu'en maître, — Il juge entre les Rois, — Nos délices sont d'être — Fidèles à ses lois !

L'année 1828 s'ouvre par une demi-douzaine de couplets comme on en fait encore, et comme on en fera toujours. On souhaite :
 “ Aux magistrats, l'intégrité ; aux fous plaideurs, la patience ; aux auteurs, plus de modestie ; aux gazetiers, ¹ moins de mensonges ; aux grands, beaucoup moins de fierté ; aux débiteurs, un doux repos ; aux créanciers, moins de rudesse ; aux avarés, plus de largesse.”

Le meilleur couplet du 1er janvier 1830 est peut-être celui-ci ; c'est, pour l'époque, un modèle de versification facile. L'auteur avait dû lire Désaugiers :

Pour la fortune qui varie,
 Qu'on se donne moins de tourment ;
 Le monde est une loterie
 Où le gros lot sort rarement.
 Mais c'est la boîte de Pandore
 Qui contient ce secret profond ;
 On perd, et l'on espère encore
 Sur les billets qui sont au fond.

Nous voici en présence de l'année 1831. La politique absorbe toutes les imaginations ; le Parlement est en guerre avec l'oligarchie anglaise ; les libertés du peuple sont menacées ; la crise qui dure depuis quarante ans se complique de deux manières : par l'entêtement que met l'Angleterre à nous refuser justice et par l'adhésion au parti anglais d'un certain nombre de Canadiens-français. Ces derniers figurent sous le nom de *chouayens*, et non pas *chouans*, comme on l'a imprimé. L'origine de ce nom se rattache au combat du Fort Chouagan ou Chouayen (Oswégo) livré le 14 août 1756. La cause du drapeau français paraissait tellement aventureuse que plusieurs Canadiens-français penchèrent en cette occasion du côté de l'armée anglaise, espérant se mieux tirer d'affaire en mollissant

¹ Le dictionnaire dit que le substantif *gazetier* ne se prend qu'en mauvaise part ; ce n'est pas le sens qu'on lui prête, le Jour de l'An, en Canada

Les premiers ; la victoire inattendue remportée par Montcalm détruisit leurs calculs et jeta le désarroi dans le camp des Anglais. Nos pères se payaient de leur vaillance par des chansons :

Anglais, le chagrin t'étouffe,
Dis-moi, mon ami, qu'as-tu ?
Tes souliers sont en pantoufle,
Ton chapeau z'est rabattu....

devint le "Marlborough s'en va-t-en guerre" du Canada. L'épithète de *Chouayens* s'appliqua du coup aux traîtres et aux transfuges de la cause française.

Soixante et quinze ans après, l'on désignait encore sous ce nom les soi-disant *Royalistes*, attirés par intérêt personnel ou par défaut de patriotisme vers l'oligarchie qui cherchait à nous anéantir politiquement. L'histoire à la main, l'on suit les luttes mémorables où le sentiment populaire se fortifia contre les Chouayens et leur propagande sous l'égide de valeureux patriotes. L'un d'entre ces derniers qui sut se charger en 1831 de donner des étrennes aux Chouayens, n'est pas moins que M. Etienne Parent, alors préoccupé de faire reparaitre *Le Canadien*.

Celui dont la prose vigoureuse et finement ajustée ne manquait jamais son but, atteignit en plein la clique détestable qu'il avait visée. Dans une pareille main, l'arme de la chanson valait une phalange d'orateurs.

LE CHOUAYEN.

C'qui m'plait dans la politique
C'est les changements,
C'est pour ça que j'ain' la Clique
Et ses arrang'ments.
Si chacun la laissait faire,
A son opinion,
Ça irait sans commentaire
Avec son *Union*.¹

D'abord, viendrait l'ordonnance
D'fair' tout en anglais ;
On s'defrait par c'tt' observance
De tous les Français.
Par ma foi qu'ça s'rait commode
Pour nos bons Chouayens,
Qui ain'raient si fort la mode
D'n'être plus Canadiens !

Et puis nos biens, et puis nos terres,
Et puis nos contrats,
Et puis nos droits et puis nos douaires,
Tout tomb'rait à bas,
V'là jug's, avocats, notaires,
Au bout d'leu' latin.....
Il n'y aurait qu'les honoraires,
Qui irait leur train !

¹ L'Union Législative du Haut et du Bas-Canada, complotée depuis 1822, devait nous être imposée en 1841.

Les aînés de nos familles
Emporteraient tout l'bien ;
Les cadets, garçons et filles,
Pour eux n'auraient rien.
L'aîné, dev'nu gros compère,
Roulerait gros train ;
L'cadet, comme en Angleterre,
Parfois mourrait d'faim.

Oui, c'est c'qui pourrait bien faire
Pour ceux du commun,
Mais ceux au-d'sus du vulgaire
N'yvront pas à jeun.
Ils feront la propagande
Pour nous angiliter ;
Nous n'aurons comme en Irlande
Qu'un' dime à payer !

Puis, pour ceux qui de la Bible
N'aim'ront pas l'métier,
Pour eux il n'est pas possible
D'yvivre en roturier ;
Il faudra bien que la Province
Leur fass' des r'venus,
Et les bons sujets du Prince
Paieront un peu plus !

Si l'Canadien, rest' tranquille,
Tout' ces bell's chos's-là
S'en viendront tout à la file.
Qu'en s'ra beau d'voir ça !
Mais j'parierais cent pistoles
Qu'y'aura du train ;
Qu'y'aura bien des paroles,
Et aut'chos' p't'êtr'bien !

La Clique est si pacifique
Qu'ell' n'y tiendrait pas.
Elle a quitté l'Amérique !
A causé du tracas.
Le Yankee d'humeur revêche,
Parlant de fair' feu,
Ell' vint ici, comme une flèche,
Reprendre son jeu.

J'crains qu'ici ma chère Clique
N'pass' pas long séjour,
Et qu'sa bell' politique
N'yvire mal un jour.
Si le Canadien l'emporte,
Ma foi l'y'a du sort :
La Clique vient par la porte
Par laquelle ell' sort !

Couplet du porteur du journal :

1 Allusion à la perte que l'Angleterre avait faite de ses colonies américaines, par suite des menées d'une Clique semblable à celle qui nous persécutait.

Chers patrons, si mon Vaud'ville
 Vous amuse un peu,
 Et que d'une main facile
 On m'donn' son aveu ;
 De cette Clique célèbre
 Que j'chante aujourd'hui,
 J'donn'rai l'oraison funèbre
 Dans quelqu'temps d'ici.

L'esprit gaulois n'est pas mort, quoiqu'on en dise ; il suffit de savoir que cette chanson eut un retentissement immense dans le Bas-Canada. Le Nestor de notre Presse se rappelle les moindres circonstances au milieu desquelles il la composa, il les raconte avec sa verve inimitable que l'âge est impuissant à contenir.

Si M. Parent veut bien le permettre, les Chouayens ont eu leur revanche en 1838, lorsqu'ils le firent emprisonner sous accusation de crime de haute-trahison ; ce qui ne les a pas empêché de crever à la peine. M. Parent ne s'en porte que mieux et le pays aussi.

Nos hommes publics distingués ont tous, plus ou moins, quelques peccadilles de poésies sur la conscience. Au début de leur carrière, ils ont fréquenté les abords du Parnasse—que ceci serve de consolation aux jeunes gens coupables d'avoir commis des vers du Jour de l'An.

1832.— Autre année inscrite au temple de mémoire. Deux strophes, parmi celles qui portent pour titre *Le dernier jour de l'année 1832*, méritent une mention :

Tu fuis enfin, fatale année,
 Source d'éternelles douleurs !
 Enfin ta course terminée
 Un instant fait trêve à nos pleurs.
 Quand le fléau qui dévastait le monde
 Nous décima, nous avons su mourir :
 Du plomb mortel, la plaie est plus profonde.—
 Ne croyons plus à l'avenir !

L'inévitable maladie,
 Sur nous répandait son venin ;
 L'art la combat par son génie,
 Elle résiste, et cède enfin.
 Mais qu'opposer au plus affreux des crimes ?
 De coups de feu, l'air vient de retentir !.....
 On a frappé d'innocentes victimes.....
 Ne croyons plus à l'avenir !

Le fléau "qui dévastait le monde" s'appelait le choléra asiatique ; il reparut en 1834 et en 1849.

Le "plomb mortel" et "le plus affreux des crimes" figurent ici un événement historique dont il convient de dire un mot.

Au mois de janvier 1832, *La Minerve* ayant qualifié de "vieillards malfaisants" les Chouayens du Conseil Législatif, M. Ludger Duver-

nay fut arrêté, ainsi que le Dr. Daniel Tracy, fondateur et propriétaire du *Vindicator*, journal ami des Canadiens, qui s'était emparé de l'épithète au bond. Tous deux passèrent près de quatre mois dans les prisons de Québec. M. Duvernay, qui fut incarcéré trois fois dans le cours de sa vie politique, s'appuyait pleinement sur les Canadiens-Français. Le Dr. Tracy, homme d'un mérite incontestable, était supporté de son côté par la partie de la population anglaise restée fidèle à l'honneur et à la justice,—car les droits des Canadiens-français étaient évidents aux yeux des honnêtes gens.

Ce que l'on s'attendait à voir arriva. Les villes de Québec et de Montréal firent frapper deux médailles d'or, dont l'une pour M. Duvernay et l'autre pour M. Tracy. Ces témoignages de sympathie inquiétèrent d'abord les vieillards malfaisants, mais ce fut bien pis lorsque les prisonniers recouvrirent leur liberté ! Un mouvement éclata sur toute la ligne. Entre Québec et Montréal, la rive nord du St. Laurent se transforma comme par magie en route triomphale. Les habitants quittaient leurs travaux, accouraient en foule, dressaient des arcs de verdure et se préparaient à grossir le cortège. Les bras remplaçaient les chevaux aux timons de la voiture des deux patriotes. Il fallait s'arrêter dans chaque village ; s'asseoir à un banquet préparé à l'avance ; chanter *Le Chouayen* ; prononcer des discours, puis repartir de là à la tête d'une suite aussi nombreuse que bruyante,—pour recommencer à dîner, à chanter et à parler dans les villages voisins.

Aujourd'hui, nous ne fessons rien de comparable aux démonstrations que l'on savait improviser il y a quarante ans. Un peuple menacé dans son existence nationale, conquiert ses droits à ses risques et périls ; poussant une manœuvre jusqu'à la dernière limite du possible, il a nécessairement d'autres allures que celles de ses heureux héritiers.

Rendu à Montréal, M. Tracy se porta candidat dans le quartier ouest de cette ville ; son adversaire était M. Bagg, riche marchand anglais en bonne odeur dans les cercles royalistes. A cette époque les bureaux de votation restaient ouverts aussi longtemps qu'il y avait des votes à enregistrer, pourvu qu'un intervalle de plus d'une heure ne s'écoulât pas entre deux enregistrements.

Le lundi 21 mai, avant-dernier jour de la votation qui était commencée depuis le 30 avril, il y eut une bagarre et les troupes firent feu sur le peuple. M. Garneau dit : " L'on savait choisir les victimes." Aussi, dans cette rencontre, les partisans de M. Bagg ne furent-ils pas plus maltraités que de coutume. Languedoc, Billette et Chauvin tombèrent sous les balles des soldats, dans la grande rue St. Jacques.

Ces trois meurtres n'empêchèrent pas M. Tracy d'être élu le lendemain, mais à une majorité de quatre voix seulement. Le 18 juillet, ce courageux défenseur de nos libertés mourut du choléra, laissant une réputation que l'histoire a confirmée honorablement.

M. F. X. Garneau termine l'année 1834 par une chanson où se révèle la coupe de Béranger. En feuilletant, par exemple, le *Répertoire National*, il est facile de s'apercevoir que le tribun chantant de la France, alors à l'apogée de son prestige, n'était pas inconnu des poètes Canadiens; tous, ils l'imitaient de près ou de loin; mais celui qui devait être l'historien Garneau semble avoir plus particulièrement compris la manière de suivre un grand poète étranger en restant Canadien. Citons un couplet :

La liberté, fuyant de ses domaines,
Errait en pleurs dans l'ombre des forêts;
Elle entendait au loin le bruit des chaînes,
Et la torture armer ses chevaux.
Mais de ces temps de pleurs et de misères,
Le règne, enfin, pour le peuple est passé.
Chantons ! au bruit confus des verres,
Car notre règne est commencé !

M. Chauveau qui écrivit en 1838 son chant *l'Insurrection*, attesterait, à défaut des douloureux souvenirs de ce temps, qu'en 1834 l'on se berçait d'illusions en croyant notre règne commencé. La durée du régime de répression imaginé par une poignée de fonctionnaires trop écoutés du gouvernement impérial, finit par engager M. Garneau à entreprendre la tâche colossale qu'il a si heureusement menée à bout; l'histoire du Canada était destinée à poser une muselière aux insulteurs de notre race.

Salut, ô toi ! l'an mil huit cent quarante,
An désiré qu'un prophète a maudit;
Non, tu n'es pas pour nous l'ère sanglante,
Le temps fatal qu'en vain il a prédit !

Une prédiction ancienne et en grand crédit par le monde allait à dire que l'année 1840 serait signalée par des catastrophes effroyables. Pareille épouvante s'était répandue dans le siècle dernier touchant la date de 1740. Le proverbe : Je m'en moque comme de l'an quarante, est tout ce qui en résulta.

En 1841, M. F. M. Derome signe les stances suivantes :

La patrie, aujourd'hui plaintive et désolée
Par d'injustes malheurs,
Heureuse un jour peut-être, ou du moins consolée,
Oubliera ses douleurs.

Du sort des nations Dieu, le souverain maître,
Sait punir et venger;
Et sa puissante main qu'on ose méconnaître
Punira l'étranger !

Silence au noir passé! la fortune inconstante
Doit ramener enfin,
Après les tristes jours d'une inquiète attente,
Un plus heureux destin.

Après les exécutions de 1838, l'union politique du Haut et du Bas-Canada était imminente. Les vers du poète répondaient au deuil de la nation. Fort heureusement les hommes de cœur ne fléchirent point; en même temps qu'une lutte d'où ils devaient sortir victorieux, se préparait dans le nouveau Parlement, les élèves des collèges formaient le bataillon des écrivains, poètes et prosateurs, qui commanda le mouvement littéraire de ces dernières années.

Depuis un quart de siècle, tous tant que nous sommes—enfants, adolescents et vieillards—nous avons reçu des mains du porteur de notre journal les couplets du Jour de l'An. Nous en reparlerons lorsqu'ils auront vieillis,—vers la fin de ce siècle,—si l'occasion s'en présente.

Au début de l'année 1869, les *diabes* aidant, l'effervescence poétique ne se dément pas. Nous avons abondante moisson de souhais rimés à bouche que veux-tu? Ce ne sera pas la faute des auteurs si l'année tourne mal.

N'en déplaise à mes amis, je ne saurais citer toutes les belles choses qu'ils nous font lire. Tirons seulement de la liasse l'amusant croquis dans lequel M. Pamphile Lemay retrace la situation actuelle de l'univers; c'est l'ancienne facture—la bonne, surtout dans les couplets à chanter :

CHANSON DU PREMIER DE L'AN.

AIR : Gai, lon, la, gai le rosier, Du joli mois de mai !

Voulez-vous que j'vous fasse,
Lecteurs de mon Journal,
Un tableau de c'qui s'passe
Dans ce monde banal ?

Bis. Gai, lon, la, mais sans façon
Payez-moi ma chanson !

Le petit coin de terre
Où nous plaça le ciel
Péniblement digère
Sa blonde lun' de miel.

Nos voisins, gens d'fortune,
Assis les pieds en l'air,
A s'annexer la lune
Songent déjà, c'est clair...

REVUE CANADIENNE.

Le Mexique assassine
L'ordre et la liberté :
La griff' de sa voisine
S'allong' de son côté.

L'Angleterre la prude
S'émancipe un p'tit brin :
Son œil noir est moins rude,
Son air devient câlin.

Les soldats de Russie,
Accoutumés aux froids,
N'vont pas en Italie
Peur d's'y brûler les doigts.

La Pruss' qui veut le reste
Des p'tits duchés voisins,
Pour être souple et lesté
Se ceinture les reins.

L'Empereur de l'Autriche,
Qui perd partout un peu,
Se doute qu'on le triche
Et veut cacher son jeu.

On dit que dans la France
L'Empire en désarroi
Agonise en silence
Pour n'avoir cru qu'en soi.

Victor le galant homme
Soutient que tout chemin
Ne mène pas à Rome,
Même en partant d'Turin.

Seul, d'un serein visage,
Le Pontife Romain
Entend gronder l'orage
Qui troubl' le genre humain.

L'Espagne, vieille duègne,
Vient de faire un petit...
Du marmot qu'elle craigne
Le feroce appétit.

D'la Grèce et d'la Turquie,
Si je n'me trompe pas,
On va faire un' bouillie
Qui n'sra pas pour les *schahs*.

Pour fair' sortir la Chine
De sa longue torpeur
Faut lui courber l'échine
Sous le pied d'un vainqueur.

Comme un reptile lâche,
La révolution
Poursuit toujours sa tâche
De démolition.

L'odieuse avarice
Adore le métal,
Applaudit l'artifice
Qui double un capital.

L'orgueilleux, que promène
Un vigoureux coursier,
Eclabousse sans gêne
Son piteux créancier.

Sur le chemin d'la vie,
Qui m'semble assez vilain,
L'amour et la folie
Se tiennent par la main.

Mais par quels maléfices
J'oubliais l'jour de l'an ?
Embrassons-nous, lectrices,
Et je prends mon élan...

Gai, lon, la, mais sans façon,
C'est le prix d'ma chanson,

La forme de cette chanson réveille une pensée qui se place d'elle-même à la suite du texte : le rappel des chants nationaux et populaires qu'un travers inconcevable exile des salons.

Avons-nous plus d'esprit que nos pères ? C'est douteux, —douteux ! Eh bien ! pourquoi oublier si résolument leurs refrains ? pourquoi ne pas les remettre en faveur dès que nous avons des poètes tels que M. Lemay prêts à en augmenter le répertoire ? On est si méchant à la ville et au village, qu'au bénéfice de laids petits vers guindés et musqués, l'on fait mépris des honnêtes et joyeux camarades dont ne rougissaient pas des héros qui nous valaient bien.

BENJAMIN SULTE.

Aux Trois-Rivières, ce 8 janvier 1869.

LES DEUX PENDUS.

CHAPITRE II.

(SUITE ET FIN.)

— Je ne me doutais pas de porter en moi un muséum aussi intéressant, dit M. Selwyn, tout en regardant par dessus la tête de M. Muspratt certains bocaux curieux placés sur des rayons.

— Peut-être aimeriez-vous à être mis dans une de ces fioles ? dit le docteur d'un air ironique.

— Qui sait ? ce serait assez juste, ayant si souvent vidé une bouteille, d'en remplir une, répartit M. Selwyn.

Le docteur se détourna dédaigneusement.

— J'ai dit tout ce que j'ai à dire. Je ne puis pas faire davantage pour vous, monsieur Selwyn. Il y a certaines choses dont on ne peut rien faire de bon quoi qu'on fasse.

— Il y en a cependant quelques-unes dont on peut tirer parti quand on s'y met avec toute l'ardeur de la science, murmura M. Selwyn.

— Mais ce n'est pas pour vous positivement que vous êtes venu, dit soudain le docteur.

— J'ai eu le plaisir d'aller m'enquérir de vous l'autre jour à Saint-Barthélemi.

— Je n'ai pas pu vous recevoir, mon temps à l'hôpital appartient aux étudiants et à mes malades. Si vous aviez désiré qu'on vous fit quelque opération...

— A Dieu ne plaise ! s'écria M. Selwyn, non que je ne sois pas persuadé que vous l'eussiez exécutée.

Et s'inclinant encore il continua :

“ J'avoue que ce n'était pas tout à fait à propos de chirurgie que je désirais vous parler. Vous avez le droit de voter pour Gloucester.”

M. Selwyn représentait cette ville au Parlement.

“ C'est ma ville natale, dit M. Muspratt, mais, comme vous le savez, je n'y vais jamais et je ne vote jamais. Quant à mon opinion politique, si l'on peut dire que j'en ai une, vous ne savez peut-être pas qu'elle se résume en peu de mots : je déteste les hommes en place. ”

Entre autres *emplois* lucratifs, M. Selwyn jouissait depuis plusieurs années de la sinécure de *contrôleur des fers et d'inspecteur des fontes à la Monnaie*.

M. Selwyn salua encore avec le même sourire.

“ Je vous sais gré de votre abstention, dit-il, car vous auriez pu voter contre moi, et je ne vous sais pas moins gré de votre franchise. J'adore la franchise et je ne serai pas moins franc que vous. Rasseyez-vous, je vous prie. Merci (le docteur l'avait invité avec un geste impatient à prendre une chaise), je préfère rester debout pour le moment. ”

M. Selwyn, ayant posée sur la table sa canne, son chapeau et ses gants, s'appuya gracieusement contre la cheminée sans se douter qu'il prenait avec la poussière l'empreinte du marbre sculpté sur sa manche de velours. C'était un homme grand, droit et mince, son visage ovale était très-pâle, d'une expression singulièrement grave et composée, sa manière de parler lente et cérémonieuse. Ce n'était que de temps à autre, par un furtif clignement de l'œil, qu'il laissait entrevoir que cette solennité de manières était affectée et n'avait d'autre but que de donner plus de piquant à ses paroles. Lorsqu'il débitait quelque plaisanterie, il avait coutume de lever les yeux au ciel et de tirer ses lèvres en bas, comme s'il eût prêché d'un air dévot, et c'était quand il prenait son air le plus grave que ses amis s'attendaient à quelque plaisante boutade.

M. Selwyn puisa lentement une prise de tabac dans une belle tabatière enrichie de diamants et sur le couvercle de laquelle était le portrait d'une chanteuse italienne alors fort à la mode.

“ J'avoue franchement, dit-il, que je ne suis pas venu pour vous déranger à propos de votre vote ou autre chose de ce genre. Voici tout simplement ce qui m'amène : lundi dernier, je me suis trouvé par hasard le matin à Tyburn, dans le voisinage de la vilaine invention connue du vulgaire sous le nom de *la jument à trois jambes*.¹ Certains infortunés avaient eu, pour me servir encore d'une expression du vulgaire, à *monter Holbarn-Hill à reculons*. Je

¹ *Three legged mare.*

les vis subir la peine de leurs méfaits quels qu'ils fussent. Or il circule une singulière histoire à propos d'un de ces criminels. On se la dit encore à l'oreille, mais avant peu on la cornera dans les rues pour la gratification du public. Par un acte récent, le Parlement, dans son zèle pour la science, a mis à la disposition des notabilités médicales les victimes de la loi. L'exécuteur des décrets de la justice ayant accompli son œuvre, les chirurgiens, paraît-il, sont libres d'accomplir la leur. Que cet arrangement fasse ou ne fasse pas honneur à la faculté, c'est ce que je ne prends pas sur moi de décider. Bref, pour des raisons d'autopsie et d'anatomie, le corps d'un certain malfaiteur a été remis lundi dernier entre vos mains. Mais l'opérateur de Tyburn, affirme-t-on, a été inhabile, son œuvre n'a été qu'imparfaitement exécutée. Entre les mains d'un praticien infiniment plus ingénieux — ai-je besoin de vous nommer, docteur Muspratt, — l'homme est revenu à lui, ou pour mieux dire a été rendu à la vie.

— L'opérateur de Tyburn, comme vous l'appellez, est un maladroit, un imbécile, qui n'entend rien à son métier. Tout médecin vous dira la même chose.

— C'est tout à fait mon opinion — et M. Selwyn prit son air le plus grave, — j'ai toujours été d'avis qu'il n'est rien de tel que d'employer un praticien consommé pour en finir sûrement avec un pauvre diable."

Le docteur était insensible à la plaisanterie ; cette pierre jetée dans son jardin tomba inaperçue. M. Selwyn cligna de l'œil. Il semblait jouir d'autant plus de la saillie que ses auditeurs n'appréciaient pas, trouvant sans doute une nouvelle source d'amusement dans leur stupidité.

Sur une table à l'écart se trouvait un buste en marbre de Vicesimus Muspratt que lui avaient offert quelques années auparavant les étudiants enthousiastes de Saint-Barthélemi. Il ne paraissait pas s'être beaucoup soucié de ce présent, que recouvraient d'épaisses couches de poussière. Il prit un pain à cacheter dans un écritoire placé devant lui et s'approcha du buste. Il mouilla le pain à cacheter, le garda un moment sur son doigt, puis, touchant soudain le marbre juste au-dessous de l'oreille, il y appliqua le pain à cacheter.

"Que le nœud de votre corde vienne là, et il n'y a pas d'espoir pour votre homme, monsieur Selwyn, pas l'ombre d'espoir. Nouez-la partout ailleurs, là, là ou là, — il désigna différentes parties du cou — et vous introduisez un élément de salut dans l'opération.

— Je vois... cela dépend...

— De mille choses, interrompt le docteur, pour qui la plai-

santerie fut encore perdue ; de la longueur de la corde, de la soudaineté de la chute, de l'âge du patient, de sa constitution, de sa force musculaire, de l'action vitale, du temps qu'il est resté suspendu, des moyens employés pour le rappeler à la vie, de la manière de le dépendre, etc. Mais nouez votre corde là, et c'en est fait de votre homme.

— *Mon homme ?* je vous remercie. Je n'ai jamais songé à faire l'opération moi-même, dit gravement M. Selwyn.

— Vous avez cependant assisté à bien des exécutions, monsieur Selwyn.

— Je ne me rappelle pas avoir assisté à aucune sans avoir eu le plaisir d'y voir aussi le docteur Muspratt.

— Ma profession, monsieur Selwyn, les intérêts de la science...

— Mon cher monsieur Muspratt, je ne vous demande aucune explication. Je ne me préoccupe jamais des motifs des autres et je suis sûr que vous ne serez pas moins indulgent pour moi. Je vous suis très-obligé de votre démonstration, qui est des plus lucides, et j'ai la plus sincère admiration pour le courage philosophique dont vous venez de faire preuve en vous servant de votre buste pour appuyer la force de vos remarques, vous pendant pour ainsi dire en effigie. Toutefois je me permettrai de regarder ce que vous venez de faire comme la simple répétition d'un drame qui n'aura jamais réellement lieu. La science est appelée à se soumettre à des sacrifices ; puisse-t-elle n'en jamais connaître un pareil ! C'est mon vœu le plus fervent."

Le docteur n'écoutait pas ; il regardait fixement son buste avec le pain à cacheter collé sous l'oreille. Puis, reprenant la parole d'un air sérieux comme s'il se fut adressé à un nombreux et invisible auditoire :

"Vous pouvez l'appeler *suffocation* ou *apoplexie*. Par la compression des veines vous arrêtez la circulation ; le sang, empêché de retourner au cœur, se porte au cerveau, et le patient meurt. Ou bien, si la circulation n'est que partiellement dérangée, la corde qui serre le thorax n'empêche pas moins l'air d'arriver aux poumons, et, je le répète, le patient meurt. Si les deux opérations sont complètes, la mort est inévitable ; si l'une des deux est complète, la mort est encore inévitable. Si toutes deux sont incomplètes, si l'artère carotide n'est pas tellement comprimée que le sang puisse encore circuler et ne pas se porter en masse à la tête ; si la corde n'est pas serrée de manière à empêcher quelque provision d'air d'arriver aux poumons, la mort ne sera due qu'à des causes accidentelles et étrangères.

— Nous avons alors tout simplement un cas d'*animation suspendue*,

dit M. Selwyn en étouffant un bâillement derrière une main chargée de bagues.

— Comme vous le dites, un cas d'animation suspendue, répéta gravement M. Muspratt.

— Ainsi que cela est arrivé à un des messieurs que j'ai eu le triste plaisir de voir lundi dernier à Tyburn, dit M. Selwyn d'un air significatif.

Le docteur sortit de sa rêverie.

“ Que vous importe cet homme, monsieur ? demanda-t-il sèchement.

M. Selwyn s'accorda la jouissance d'une prise de tabac avant de répondre.

“ Nous sommes convenus d'être francs, dit-il. Eh bien, je vous dirai franchement que je désire revoir cet homme que j'ai cru voir mettre à mort lundi dernier et que vos soins éclairés ont rendu à la vie. Vous allez me demander pourquoi je le désire, et je voudrais pouvoir vous répondre d'une manière satisfaisante. Si je vous dis comme le personnage de la comédie : *c'est pur caprice*, cela sera-t-il suffisant ? Si je prétexte l'oiseuse curiosité d'un homme désœuvré, en serez-vous touché ? Si je vous réponds comme une femme : *je le désire parce que je le désire*, accepterez-vous une pareille explication ? Réunissez toutes ces réponses en une seule, et vous aurez une excuse plausible pour condescendre à ma requête.

— Je préférerais une raison meilleure que celles-là.

— Vous demandez de la raison à un homme de plaisir, car c'est bien ainsi que vous m'avez qualifié. Mon cher docteur Muspratt, une pareille remarque n'est guère digne de vous. Quant à ce condamné...

— Je ne sais absolument rien de ce condamné, interrompit brusquement le docteur.

— Conte ! pur conte ! Donc, docteur Muspratt, croyez-vous que je m'en laisserais imposer par un conte ? ”

Et M. Selwyn d'un air moqueur menaça du doigt M. Muspratt.

“ Je n'entends rien à la loi, dit le docteur après une pause durant laquelle il s'était agité d'un air inquiet dans son fauteuil.

— Et moi donc ? Mon cher monsieur Muspratt, soyez moins injuste, je vous prie. Je n'y entends rien du tout et je m'en occupe le moins possible.

— Ce misérable, à strictement parler, peut être condamné à retourner au supplice. Moi qui l'ai rappelé à la vie, je puis être tenu d'après la loi à le livrer aux autorités. En hésitant à le faire, il est possible que je me rende en quelque sorte responsable devant

la justice. Vous n'avez pas l'intention, je suppose, de trahir cet homme ?

— Pour qui me prenez-vous, mon cher monsieur ? Je ne suis pas M. Jonathan Wild.

— Cependant si vous vous abstenez aussi de le livrer, vous partagez ma responsabilité.

— J'en accepte le risque, ” dit M. Selwyn sans balancer.

Le docteur hocha la tête.

“ Vous n'avez pas la même excuse que moi, dit-il. La médecine est ma profession. C'est une règle parmi nous de ne faire aucune question indiscreète, de mettre l'art de guérir au dessus de tout. Un malade est simplement pour moi un malade, un homme qui souffre et qu'il est de mon devoir de soulager si je le puis. La nature de sa maladie est tout ce que je cherche à savoir. Quand il est guéri, il peut aller où il lui plaît. Je ne m'en occupe plus. Or celui dont nous parlions...

— Notre ami de Tyburn ? (L'attention de M. Selwyn avait été un peu distraite pendant le discours du docteur.)

— Oui, il n'a été pour moi qu'un malade souffrant d'un accident, la strangulation.

— Accident qui se termine en général fatalement.

— Oui. Si vous étiez un des nôtres...

— Mais je n'en suis pas un, c'est là mon malheur et mon regret de tous les instants. Sous ce rapport, je n'ai aucun droit à voir votre patient. Je n'ai pas l'impertinence de prétendre discuter avec vous touchant sa guérison. Cependant j'ai quelque titre en ma qualité de souscripteur de l'excellente institution qui a l'immense avantage de jouir de vos services.

— Je n'ai jamais vu votre nom sur la liste des bienfaiteurs de l'hôpital de Saint-Barthélemy, monsieur Selwyn. ”

M. Selwyn ouvrit, non sans quelque hésitation, son portefeuille — il passait pour ne se séparer qu'avec peine de son argent, — et il jeta sur la table un paquet de billets de banque.

“ Là, dit-il, je fais à l'hôpital une donation de vingt livres sterling.

— Une bagatelle ! s'écria le docteur.

— Mon cher monsieur, vous ne me comprenez pas ; j'ai dit distinctement *une donation au fonds de l'hôpital.* ”

Le docteur hésita. Il prit les billets de banque, les pesa dans sa main d'un air irrésolu.

“ Certes, murmura-t-il, ils seraient les bienvenus... ils aideraient à faire beaucoup de bien. Le motif importe-t-il beaucoup ?

— Et maintenant, mon cher monsieur, m'est-il permis de voir votre patient ?

— Ce n'est point ici un théâtre. Je ne suis pas un bateleur. On ne paye pas ici une loge pour voir une comédie... ”

Le docteur allait continuer d'un ton passablement irrité quand une porte s'ouvrit sans bruit derrière lui, et une troisième personne entra dans la chambre. M. Selwyn prit une prise de tabac.

“ Les débats sont clos, dit-il avec calme ; les oui l'emportent. Mon cher docteur Muspratt, je ne pourrai jamais assez vous remercier ni louer assez hautement votre habileté. Notre ami de Tyburn ! Mais c'est merveilleux ! ”

Et M. Selwyn regarda curieusement le nouveau venu.

CHAPITRE III.

C'était un homme maigre et de très-courte taille, portant des vêtements trop larges pour lui, quelque vieille défroque du docteur selon toute apparence. Il avait la peau noire, les traits plats, un front bas et déprimé. Il n'avait pas de perruque et ses cheveux court-tondus ressemblaient à une calotte d'un brun sale. Sans l'éclair qui venait de temps à autre briller dans ses petits yeux noirs abrités sous d'épais sourcils, son visage eût paru complètement dépourvu d'intelligence, comme s'il eût appartenu à quelque classe inférieure de la création animale.

“ Comment osez-vous entrer ici ? lui demanda le docteur d'un ton courroucé.

— Ma foi, c'était si embêtant de rester là tout seul, et j'ai entendu Son Honneur et pour sûr je l'ai reconnu, dit l'homme avec un accent irlandais des plus prononcés. ” Sa voix était rude et rauque, et il accompagnait ses paroles de gestes peu mesurés.

“ Vous me connaissez ? dit M. Selwyn avec surprise.

— Votre Honneur n'a sûrement pas oublié Thady Cassidy — et il porta la main à son front en guise de salut. — Et n'ai-je pas souvent vu Votre Honneur, monsieur, dans les écuries de milord March, à Newmarket ? Et ils ont prétendu que j'avais triché en donnant à boire à la jument pommelée et fait perdre la course à Sa Seigneurie. Mais ne croyez pas ces mauvais garnements ni leurs impudents mensonges, monsieur. Ils m'ont fait chasser de ma place et ont essayé de ruiner un pauvre garçon qui n'a jamais fait de mal à créature vivante. Je n'ai jamais touché à l'eau de la jument, Votre Honneur ; le ciel m'en est témoin. Votre Honneur ne peut sûrement pas croire leurs mensonges ni aider à nuire à la réputa-

tion d'un pauvre diable. Il n'y eut jamais dans leurs écuries un garçon qui travaillât autant que Thady Cassidy. Pour sûr, Votre Honneur le sait bien.

— Vous êtes ivre, coquin ! s'écria le docteur Muspratt en se levant.

— Ne dites pas cela, cher docteur, dit l'homme en joignant les mains d'un air suppliant. Un de vos bocaux s'est brisé dans l'autre chambre. Pour sûr, je ne sais pas comment cela s'est fait ; c'était le diable qui était dedans apparemment. Un grand vilain serpent qui avait besoin de se tourner peut-être, sans se préoccuper du verre à côté de lui. Et dire qu'on dépense de la bonne eau-de-vie pour une pareille créature ! Ce vilain voleur s'en était donné à ne pouvoir tourner ! Je n'ai fait qu'y poser les lèvres... un excellent usquebaugh s'il s'en fut jamais ! D'autant plus dommage de le dépenser pour un animal de cette espèce. Ne dites donc pas que je suis ivre, cher docteur. Je sais bien que je ne le suis pas, moi qui vous parle.

— Sale ivrogne ! Hier encore vous m'avez joué le même tour. Vous brisez tous mes bocaux. Vous allez détruire ma collection.

— Comment aurais-je su que cè n'était ni de l'eau ni de l'huile, si je n'y avais pas mis les lèvres ? Pour sûr, c'est gaspiller de la bonne liqueur que de la donner à pareille vermine, et c'est exposer un homme à la tentation que de le laisser seul en pareille compagnie. Que peut-il faire, sinon sentir, regarder et goûter ? Est-il juste, je vous le demande, que de pareilles créatures aient tout cela à boire et qu'un pauvre garçon comme moi n'en ait que la vue ? Non, que diable ! Ce n'est pas juste du tout... pas du tout.

— Le drôle aime apparemment les boissons qui ont du corps, dit M. Selwyn.

— Ah ! c'est Son Honneur, M. Selwyn, qui me recommandera.

— Non certes, mon garçon. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble avoir entendu parler de toi à Newmarket, quoique je ne t'aie pas reconnu pour le même individu lundi dernier. Le plus franc vaurien des écuries. N'était-ce pas là ce qu'on disait de toi à Newmarket, maître Cassidy ?

— Oh ! pour sûr non, Votre Honneur. On voulait parler de Tim Mahony ou de Patrick Delane peut-être. Votre Honneur ne peut pas croire cela d'un pauvre garçon du Connaught, d'un garçon laborieux, honnête et rangé comme moi.

— J'ai assez d'un drôle tel que vous, s'écria le docteur ; vous quitterez ma maison. Vous irez où vous voudrez."

L'Irlandais hocha la tête d'un air narquois.

“ Non, cher docteur, je ne vous quitterai jamais. Pourriez-vous

m'en croire capable ? Ne serais-je pas un ingrat ? Ne m'avez-vous pas tiré de peine ? Pour sûr, j'ai bien cru que c'en était à jamais fait de moi quand ce gueux a noué la corde autour de mon cou. Mais Votre Honneur en savait plus que moi. Et après cela je quitterais Votre Honneur ! Jamais ! Votre Honneur ne le voudrait pas. Je suis pour la vie votre plus fidèle serviteur.

— Je n'ai pas besoin de vos services, coquin !

— Ah ! mais Votre Honneur n'a pas le choix — et le visage de l'Irlandais s'illumina d'un rire satanique. — Pourquoi m'avez-vous rendu à la vie sans me consulter, si ce n'était pas pour prendre soin de moi et me conserver après ? Certes, je ne quitterai jamais Votre Honneur. Comment pourrais-je être aussi ingrat ? N'avez-vous pas été une mère pour moi en me donnant une seconde fois la vie ? En vérité, c'était plus que ma propre mère n'eût pu faire ; elle n'était jamais assez dégrisée pour cela, la pauvre femme ! Dieu veuille avoir son âme ! Et Votre Honneur voudrait-il maintenant m'abandonner ? Pour sûr, Votre Honneur ne peut y songer, et Thady Cassidy n'est pas homme à laisser faire Votre Honneur, si jamais vous vouliez y penser. Vous avez pour jamais un fidèle serviteur à vos côtés, cher docteur ; quoi qu'il arrive, Thady Cassidy ne vous quittera jamais. ”

Le docteur Muspratt s'agita dans son fauteuil.

“ Sur quelle accusation avez-vous été condamné, monsieur Cassidy ? demanda M. Selwyn ; ce n'est pas pour quelque méfait commis chez lord March, je suppose ?

— Aurais-je jamais pu nuire à Sa Seigneurie ? Votre Honneur m'en croit-il capable ? Il y a des mois que j'ai quitté Sa Seigneurie et que je suis venu à Londres. Et c'est alors que ces menteurs ont prétendu que j'avais volé un mouton.

— Et vous ne l'aviez pas volé ?

— Sauf votre respect, ce n'était qu'un agneau. Pourquoi aurais-je volé un mouton ? Je voudrais bien le savoir. C'était en traversant Tothill-Fields, et j'entends bêler la pauvre petite créature. Cela me fendit le cœur, de sorte que je le pris dans mes bras pour l'aider à chercher sa mère. Mais je ne pus pas la trouver, et alors je portai l'agneau chez moi. Et ces vauriens de Bow-street sont venus après moi disant que je l'avais volé, et ils m'ont fait juger pour cela et l'on ma déclaré coupable. La peste soit d'eux ! En vérité, tout cela est comme un rêve maintenant. Ah ! ils ont été durs pour un pauvre garçon qui n'avait fait de mal à personne. Et alors... quand j'y pense ! Je suis monté dans la charrette ; il y en avait d'autres avec moi ; ils prenaient aussi très-bien la chose, comme si d'être pendu était une affaire toute simple après tout. Ils étaient très-bien

habillés; ils avaient des rubans noués dans leurs cheveux poudrés, des boucles d'argent à leurs souliers et des manchètes autour de leurs poignets. Et le chapelain y était aussi; c'était un homme à la parole consolante; seulement je ne pouvais pas bien l'entendre, à cause du roulement de la charrette et des cris de la foule. Je ne me sentais pas à l'aise. Ah! Thady Cassidy, me disais-je, pauvre garçon, c'en est fait de toi de toutes manières. Et ma main tremblait tellement, que je n'ai jamais vu pareille chose; et alors une jolie fille — Dieu bénisse son doux regard! — m'a donné un bouquet pour tenir dans une main et quelqu'un m'a glissé un livre de prières dans l'autre, puis ils m'ont souhaité bonne chance. Nous nous sommes arrêtés en chemin pour boire le coup de Saint-Giles, mais le cœur ne m'en disait rien; jamais la boisson ne répugna autant à mon estomac. Le chapelain — c'était un gentleman bien poli que le chapelain — but ma part; certes, elle était bien à son service. Et quelle matinée pluvieuse aussi et quel long voyage! Je crus que mon tour ne viendrait jamais. J'avais si froid, avec mes mains liées derrière le dos, attendant que la charrette se retirât de dessous moi! Puis quoi alors? Ma foi, je ne puis le dire à Votre Honneur. Je vis des chandelles allumées, des étincelles, des nuages rouges et brillants dansant devant mes yeux, puis des épingles et des aiguilles par tout mon corps, et le docteur versant de l'eau chaude sur moi, m'appliquant des vésicatoires sur la nuque, me frottant avec des flanelles chaudes et me saignant au bras. Oh! quelle peine je lui ai donné et combien j'ai souffert! Pourrais-je jamais l'oublier et songer à le quitter? Non, non! Thady Cassidy est à jamais son fidèle serviteur."

Le docteur soupira. M. Selwyn sourit.

"Etes-vous satisfait? lui demanda M. Muspratt.

-- C'est réellement une charmante histoire. Notre ami de Tyburn a un véritable génie pour les narrations.

— Voulez-vous le prendre à votre service? demanda le docteur d'un air bourru.

— Je vous remercie. Je ne voudrais pas priver votre collection d'un spécimen aussi singulier.

— De quelle utilité m'est-il *maintenant*? demanda le chirurgien en soupirant.

— Je ne sais trop, en vérité. En dépit de l'acte du Parlement, vous ne pouvez guère disséquer un homme vivant, j'imagine.

— Cela offrirait pourtant des études très-curieuses, dit M. Muspratt d'un air pensif.

— Vous avez été imprudent, je le crains, mon cher docteur; vous n'avez réellement pas réfléchi. S'il était absolument nécessaire de

conservé votre criminel dépendu, n'auriez-vous pas pu l'empailler ou le mettre dans un bocal d'alcool ? Sous l'une ou l'autre de ces formes, il eût offert, je crois, un aspect aussi séduisant qu'à présent. Si charmé que je sois de sa société pour le quart d'heure, je ne doute pas que mes amis ne m'approuvent de le préférer tel que je l'ai vu lundi dernier, après l'opération de M. Ketch. Je ne savais pas alors que ce digne fonctionnaire s'était si maladroitement acquitté de son office. Il y a toujours un certain intérêt qui se rattache aux défunts, sans parler d'une exquise tranquillité de manières. Que ne peut-on en dire autant des vivants ! ”

M. Cassidy regarda tour à tour le docteur et M. Selwyn. Il ne comprenait qu'en partie la portée des remarques de ce dernier. Il passa la main d'un air inquiet sur sa tête tondue.

“ Voudrait-il vraiment que je fusse empaillé ? Ma foi, ce serait bien dur pour un pauvre diable. Suis-je un oiseau ou une bête pour qu'on m'empaille ? demanda-t-il.

— Une bête décidément, monsieur Cassidy, si vous insistez pour connaître ma façon de penser, dit M. Selwyn.

— Mettez-moi alors dans un bocal comme ces serpents et ces monstres sur les rayons là-bas, et remplissez-le d'usquebucgh, en ayant soin d'ôter le bouchon de liège, afin que je puisse respirer et boire une goutte quand j'aurai soif. Je ne me plaindrai pas beaucoup de cela ; mais quant à m'empailler ! Certes, c'est bien triste et surtout bien sec. ”

M. Muspratt se leva.

“ En voilà assez, dit-il. Sortez d'ici, drôle. Je vous défends d'y rentrer jamais.

— Certes, je m'en irai, cher docteur. C'est à votre fidèle serviteur que vous parlez. Je n'ai pas eu l'intention de vous offenser. Je me tiendrai aussi tranquille qu'un agneau.

— Que celui que vous avez volé, dit M. Selwyn.

— Ah ! Votre Honneur sait que celui-là n'a que trop bélé. Malédiction sur lui ! Je me retire, cher docteur, je me retire. ”

Et M. Cassidy sortit de la chambre.

“ Etes-vous satisfait ? monsieur Selwyn, demanda le docteur.

— Parfaitement. ” Et reprenant son chapeau, sa canne et ses gants, M. Selwyn se disposait à partir. “ Comment pourrais-je jamais vous témoigner toute ma reconnaissance pour l'agréable moment que vous m'avez fait passer ? dit-il en s'arrêtant sur le seuil de la porte.

— En ne revenant jamais ici, répondit vivement le docteur.

— Mon cher monsieur, le prix est fort au-dessus de mes moyens.

Vous avez une trop haute opinion de ma modération. Vous me demandez de faire ce qui est clairement impossible.

— Il faut que j'aie de la patience ! s'écria M. Muspratt.

— Naturellement, c'est une vertu essentielle et indispensable pour les médecins qui veulent avoir des patients.

Encore un jeu de mots comme tant d'autres bons et mauvais dont M. Selwyn était l'auteur.

Il descendit légèrement les degrés du perron du docteur Muspratt et s'installa dans sa chaise à porteurs.

“ Chez M. Walpole, Arlington-street, dit-il. ” Et ses porteurs partirent.

CHAPITRE IV.

Tout cela était vraiment désagréable pour le docteur Muspratt. Pourquoi sa vie retirée et studieuse devait-elle être ainsi troublée ? Et d'abord par ce terrible Irlandais qu'il avait rendu à la vie, et qui, par un raisonnement logique des plus singuliers, insistait sur le droit qu'il avait de vivre désormais aux dépens de son bienfaiteur, puis par M. George Selwyn, dont l'humeur facétieuse semblait si étrangement déplacée dans les sombres appartements du docteur et dont les plaisanteries trouvaient de dignes échos dans les clubs, dans les réunions des femmes de qualité et dans les lieux fréquentés par les hommes à la mode, mais produisaient un effet si choquant dans le muséum de M. Muspratt, au milieu de ses spécimens d'anatomie comparée ?

Cela n'empêcha pas M. Selwyn de revenir maintes et maintes fois à Great Newport-street. Sa chaise à porteurs était constamment à la porte du docteur. Il était enchanté ; il avait trouvé un homme sur lequel ses plaisanteries n'avaient aucune prise, qui n'affectait même jamais de les comprendre, en un mot pour lequel elles passaient inaperçues. C'était une sensation nouvelle pour M. Selwyn. Il commençait à se fatiguer des bons mots applaudis, d'autant plus qu'il savait par expérience que les plus bruyants applaudissements viennent en général de ceux qui comprennent le moins ce qu'ils applaudissent. Pour le plaisant de profession, les applaudissements sont comme l'air qu'il respire ; cessez de rire et le chagrin s'empare de lui. Mais M. Selwyn se piquait de ne pas être un plaisant de profession. Ses saillies eussent été aussi heureuses, pensait-il, dans la solitude d'une prison que dans le salon le plus fréquenté. Ce qu'il en faisait était pour sa propre satisfaction. Les personnes présentes pouvaient en rire, peu lui importait. Il pouvait, lui, se

passer de leur rire comme de leur présence. C'est ainsi que pour le moment, il se plaisait dans la société du docteur Muspratt, raillant, persiflant, selon sa coutume, de son air tout à la fois grave et facétieux.

Il était étrange que le docteur Muspratt supportât les visites d'un pareil bel esprit. N'était-il pas souvent tenté de lui faire dire qu'il n'y était pas ou de le reconduire immédiatement à sa chaise à porteurs en le priant de ne plus revenir à Great-Newport-street ? Le docteur n'était pas d'humeur très-débonnaire en général. Il était rêveur, distrait, absorbé en lui-même, manifestait de temps à autre l'irascibilité de l'homme d'étude. Cependant il supportait M. Selwyn sans trop le définir, le regardant avec une espèce d'étonnement à moitié dédaigneux comme le spécimen d'une espèce de créature qu'il n'avait jusqu'alors jamais rencontrée, sans aucune valeur, bien entendu, mais nouvelle pour lui et valant par conséquent la peine d'être étudiée à ses heures de loisir. Il est aussi possible que le docteur eût à son insu un certain respect pour la position sociale de M. Selwyn. Il n'y avait pas encore très-longtemps que la Faculté jouissait de la considération publique. Le chirurgien de l'époque ne s'était que tout récemment affranchi de sa dégradante connexion avec le barbier, le charlatan et l'astrologue. Il se pouvait que M. Muspratt, bien qu'assez tranchant sur toute autre matière et ne se faisant aucun scrupule de dire toute sa pensée, hésitât à braver ouvertement un aussi grand personnage que M. Selwyn, l'intime ami des grands, le représentant de Gloucester au Parlement, homme en place, qui plus est. Agir avec lui poliment était une chose, mais le mettre à la porte et lui dire de se mêler de ses affaires en était une autre bien différente, — c'était plus en un mot que le docteur n'était préparé à entreprendre. Pour toutes ces raisons réunies, quoiqu'il s'abstint d'user de son vote comme électeur et déclarât hautement son horreur pour les places du gouvernement, M. Muspratt subissait les invasions de M. Selwyn.

Une bien plus grande source d'ennuis et d'inconvénients pour M. Muspratt résultait de la conduite de M. Cassidy. Cet homme s'était installé carrément chez lui, et tous les efforts pour l'en expulser étaient inutiles. Il se proclamait le fidèle serviteur de M. Muspratt et soutenait qu'aucun congé donné un mois d'avance, ou autre notification de ce genre, n'était applicable dans son cas. Le docteur, lui ayant donné la vie, était tenu à lui fournir les moyens d'entretenir cette vie. En retour, il était prêt à lui rendre tous les services qu'il était capable de lui rendre. Cette espèce de solidarité ne faisait pas l'affaire du docteur. Non-seulement les services de M. Cassidy étaient superflus, mais sa conduite causait un véritable

préjudice à son patron. Sa partialité pour les liqueurs spiritueuses était poussée jusqu'à la passion ; rarement il était à *jeun* ; quoiqu'il touchât, il ne manquait jamais de le casser, et sa façon d'agir avec le muséum et la collection du docteur était véritablement désastreuse. Son inhabileté à distinguer l'esprit-de vin du gin, du whiskey ou de l'usquebaugh, l'exposait d'un côté à être presque toujours ivre et de l'autre à commettre d'affreux ravages parmi les fioles et les bocaux de M. Muspratt. Puis un soupçon s'était emparé de M. Cassidy. Il s'imaginait que le docteur, désireux de s'affranchir de ses obligations à son égard, méditait de se débarrasser de lui à la première occasion. Il résolut donc de prévenir ce prétendu complot contre lui en exerçant une surveillance incessante sur les mouvements du docteur. Quant le docteur allait en ville, il était suivi par une espèce d'ombre sous la forme de son " fidèle serviteur " Thady Cassidy, armé d'un gourdin et ressemblant singulièrement à un voleur de grand chemin. Tandis que le docteur s'occupait de ses malades à Saint-Barthélemi ou faisait ses cours aux étudiants, ce serviteur fidèle l'attendait à la porte de l'hôpital, épiant son retour avec impatience. Dans sa propre maison, M. Muspratt avait toujours sur ses talons l'infatigable espion qui le regardait d'un air à lui faire comprendre qu'il n'y avait pas moyen d'échapper à sa surveillance. Il est vrai qu'un mot murmuré à qui de droit eût suffi pour envoyer M. Cassidy à Newgate et de là à Tyburn ; mais le docteur n'aurait pu se résoudre à adopter ce parti, alors même qu'il eût été bien sûr, ce qui n'était pas le cas, qu'un remède aussi expéditif était le plus simple et le plus facile. Il faut dire cependant que, agacé, torturé comme il l'était ordinairement par cette omniprésence importune, M. Muspratt se surprenait parfois à bistouris et ses lancettes comme s'il eût été possédé du désir de manier ses instruments et faire une expérience sur la personne de M. Cassidy.

Mais le docteur avait ses occupations et ses distractions. Il avait enfourché un dada dont la nature thérapeutique, si l'on peut s'exprimer ainsi, était en harmonie avec la profession de son cavalier. M. Muspratt étudiait la strangulation comme il l'eût fait d'une maladie. Son succès dans le cas de M. Cassidy — dont les résultats avaient en tant d'inconvénients — aurait presque dû suffire pour le dissuader de poursuivre le cours de ses recherches, si M. Muspratt n'eût pas été dévoré de l'insatiable soif de la science. Il était prêt, s'il le fallait, à sacrifier le repos de sa vie sur l'autel de sa divinité. Il cherchait d'autres patients qui eussent éprouvé le même genre de souffrance que M. Cassidy. Ils ne manquaient pas à cette époque. Thémis siégeait alors avec une provision de cordes dans un des bassins de sa balance et les distribuait libéralement aux coupables

amenés devant elle. Il ne se passait guère de jour sans qu'une charrette ne partît de Newgate et qu'un lugubre groupe de condamnés ne montât Holborn Hill à reculons pour aller *danser la gigue de Paddington*, comme on disait alors, ou *mourir comme un cheval de troupiers*¹ à Tyburn. On les faisait aller à reculons, ainsi que quelques-uns le prétendent, pour ajouter à l'ignominie de leur châtiment, mais peut-être était-ce dans le but plus charitable de leur dérober jusqu'au dernier moment la vue de la lourde machine consistant en trois poteaux traversés par trois poutres horizontales, autrement dit la *three legged mare*, ou jument à trois jambes, sur laquelle ils allaient subir la peine de leurs forfaits. Nous renvoyons le lecteur curieux de ce genre d'étude à la gravure de Hogarth représentant Tom Idle se rendant au gibet; elle lui donnera une idée de la manière dont on en usait à Londres avec les criminels il y a un siècle.

M. Muspratt se transportait constamment à Tyburn de bonne heure dans la matinée. La loi, une fois satisfaite, affectait un grand intérêt pour la médecine. En vertu d'un acte spécial du Parlement, le corps du pendu était porté, dans Old Bailey, à la salle spéciale de clinique chirurgicale, qui se trouvait ainsi approvisionnée de plus de *sujets* qu'elle n'en avait besoin. Or le docteur Vicesimus Muspratt était un personnage très-influent dans ce cénacle chirurgical. L'expression d'un souhait et quelque peu d'adresse de sa part aplanissaient toutes les difficultés, et de temps à autre quelque sujet était transporté de Tyburn à Great-Newport-street, au lieu d'être porté directement à l'amphithéâtre d'anatomie. Il va sans dire qu'à temps voulu le sujet reprenait le chemin de l'amphithéâtre, ou du moins qu'un sujet quelconque répondait à l'appel. Les chirurgiens n'étaient pas très-scrupuleux sur son identité; pour le but qu'ils se proposaient, un malfaiteur ou un sujet quelconque étaient aussi bons l'un que l'autre. Les sujets devenaient une marchandise de rebut. Les résurrectionnistes se plaignaient hautement de la décadence de leur commerce et de l'intervention du gouvernement dans les affaires des honnêtes gens. Ils étaient sans cesse sur le qui-vive pour trouver de l'occupation. Un simple clignement d'yeux d'un médecin leur était parfaitement intelligible et amenait de prompts résultats. C'est ainsi que, tandis qu'un certain Thady Cassidy passait pour avoir dûment subi l'épreuve du scalpel à Surgeon's Hall et avoir été ensuite exposé selon l'usage aux regards d'un public émerveillé et légèrement impressionné, un

¹ C'est-à-dire avec leurs souliers à leurs pieds, par allusion aux fers de chevaux, appelés en anglais *shoes* (souliers).

autre Thady Cassidy allait et venait, vivant et bien portant au grand préjudice de son sauveur.

Pendant quelque temps, les nouvelles tentatives de résurrection du docteur sur divers sujets furent tout à fait infructueuses. Il commençait à désespérer. Le résultat qu'il avait obtenu était-il purement accidentel ? se demandait-il. Il mesurait M. Cassidy, le pesait, étudiait sa respiration et les battements de son cœur. Il cherchait des sujets dont le cas eût autant d'analogie que possible avec celui de l'Irlandais. Il avait besoin d'arriver à un système, d'établir les lois, de fixer des principes. Il méditait un traité sur l'économie de la strangulation, mais quelques nouvelles expériences lui manquaient pour l'accomplissement d'un pareil ouvrage.

CHAPITRE V.

Un matin, un fiacre s'arrêta devant la porte de M. Muspratt, dans Great-Newport-street. De ce fiacre descendit le docteur lui-même ; puis, aidé par quelques-uns de ses élèves et de ses subalternes, il porta dans sa maison *quelque chose* qui avait fait le trajet en voiture avec lui. Ce quelque chose était long et très-pesant selon toute apparence : les porteurs semblaient par moments fléchir sous son poids et il était enveloppé d'un gros manteau. Aucun spectateur n'eût pu se prononcer sur la nature de ce "quelque chose" ; cependant, tout bien considéré, on eût pu faire certaine conjecture assez juste.

Bientôt une grande activité se fit remarquer dans une chambre située à l'intérieur de l'habitation de M. Muspratt, activité d'un genre mystérieux quoique médical et analeptique certainement. Il y eut bien des paroles échangées à voix basse parmi les aides du docteur. Ces mots : *magnifique sujet !* auraient pu être entendus, fréquemment répétés. Puis suivit une conversation animée, toujours à voix basse, mais exprimant l'enthousiasme, et dont le perpétuel refrain était : *cas des plus extraordinaires !* Enfin une espèce d'hymne de louanges ayant pour thème la merveilleuse habileté de M. Muspratt fut chantée *sotto voce* par tous les assistants.

Le docteur lui-même était loin de rester impassible ; il semblait frissonner de temps à autre dans son enthousiasme et la fièvre de son attente. Cependant il n'y avait aucun danger qu'il perdît sa présence d'esprit. Il avait ôté son habit et relevé ses manches pour avoir tous ses mouvements plus libres. Il avait repoussé en arrière sa perruque pour mieux rafraîchir son front bombé d'où ruisselait une transpiration abondante. Pour voir le grand M. Muspratt dans

toute sa perfection, il eût fallu le voir alors. Personne n'eût songé à lui trouver un air négligé, mesquin, ou une petite stature. De même que ses yeux étaient dilatés et illuminés par le génie de la science, de même son corps semblait avoir pris de plus larges proportions sous l'inspiration de l'intelligence qui l'animait. Il eût fallu le pinceau d'un Reynolds pour rendre convenablement sur la toile les traits du docteur et transmettre à la postérité une idée de sa physionomie saisie dans son meilleur moment. Malheureusement, un portrait de ce genre n'existe pas. A l'époque dont nous parlons, M. Reynolds — plus tard sir Joshua Reynolds — était trop jeune et encore trop inconnu pour qu'on eût pu songer à lui confier un tableau aussi important.

Le docteur remit enfin son habit et s'assit devant sa table pour se reposer et réfléchir quelques instants. Il avait réussi, et cependant il était troublé, car, sous quelques rapports, son succès avait renversé ses calculs. Il lui coûtait le sacrifice d'une théorie. Ses doigts battaient du tambour sur la table, et il secouait la tête d'un air presque vexé tout en murmurant : « Cet homme n'aurait pas dû en revenir, car s'il y eut jamais un sujet enclin à l'apoplexie, c'était bien celui-là. Il doit peser plus de deux cent vingt-cinq livres, le double de Cassidy. C'est un homme replet, corpulent même, avec un cou très-court. Il est vrai que le développement musculaire est merveilleux et la vitalité étonnante. Et cependant les chances étaient toutes contre lui. Non, certes, il n'aurait pas dû en réchapper. »

Le coup sec d'une canne se fit entendre sur la porte, et M. Selwyn entra en s'inclinant et en souriant d'un air de curiosité empressée.

« Chut ! fit M. Muspratt en mettant un doigt sur ses lèvres.

— Chut ! cela va sans dire, dit M. Selwyn en imitant le geste du docteur.

— Je ne puis rien encore vous dire de certain, murmura M. Muspratt. Mais le nouvel arrivé ne put se méprendre à son air triomphant.

— Mon cher monsieur Muspratt, voulez-vous dire que vous avez réussi une seconde fois ?

— Chut ! vous en jugerez vous-même tout à l'heure.

— Lequel est-ce ? Le gros ?

— Le gros. Je n'en sais pas davantage sur son compte.

— C'est Blackmore, le voleur de grand chemin, dit M. Selwyn. Ah ! la ville s'est trop hâtée de crier victoire. Que Finchley et Bagshot prennent encore garde ! »

Après quelques pourparlers, M. Selwyn fut admis dans la salle

intérieure sous la condition expressive qu'il n'y resterait que cinq minutes et se tiendrait parfaitement tranquille.

Un homme grand, corpulent, au teint lésané et aux sourcils noirs, était étendu sur une couche et respirait bruyamment. Il n'était qu'à moitié vêtu et son cou était soigneusement entouré de bandages; un des aides de M. Muspratt lui bassinait le front avec du vinaigre, un autre lui appliquait des flanelles chaudes sur la plante des pieds. Lorsque M. Selwyn entra, l'ex-pendu s'agita un peu pour ouvrir les yeux et regarda autour de lui d'un air hagard.

“ Je suis brave, vous le savez, dit-il d'une voix rauque, après une pause. C'est la chaleur de la chambre qui m'a fait évanouir, voilà tout. Tom Blackmore n'est pas une poule mouillée. Mais ils ont laissé entrer une telle foule pour me voir ! j'ai compté trois mille visiteurs dimanche dernier..., et tous des gens de qualité. Ils ne montraient pas autant d'empressement pour se trouver face à face avec Tom Blackmore, il y a une quinzaine de jours. Je serai prêt quand la charrette sera là, on me verra brave jusqu'à la fin. Je voudrais qu'on arrangeât mes cheveux, monsieur le shérif, et qu'on cirât mes bottes. Je n'ai pas d'autre faveur à vous demander. Si vous êtes le shérif...” Et il regarda d'un air de doute M. Muspratt.

“ J'ai fait un mauvais rêve, continua l'homme avec un air de lassitude. Je crois qu'une petite goutte de liqueur forte me remettrait. Je pensais que c'en était fait de moi ; j'ai cru que j'avais la fièvre de pendu et que tout était fini pour le pauvre Tom Blackmore. On m'a certainement noué quelque chose autour du cou. C'est ici Newgate, n'est-ce pas ? Naturellement. Ah ! voilà M. Selwyn. Votre serviteur, monsieur, vous venez me voir une dernière fois, je suppose. Je ne suis pas tout à fait dans mon assiette, ce matin, mais on ne m'en verra pas moins brave. Je serai prêt quand la charrette sera là. Mes cheveux arrangés, mes bottes cirées, une petite goutte de liqueur — un verre de punch, si vous voulez, — et je n'en demande pas davantage, monsieur le shérif. Mais vous n'êtes pas le shérif ?

— Non, je ne suis pas le shérif et vous n'êtes pas à Newgate, dit M. Muspratt.

— J'ai obtenu un sursis ! Mais non, ce n'est pas possible dans mon cas. Ils ne l'auraient pas pu ni osé ; la ville ne l'eût pas permis. Rendons justice à Tom Blackmore, on ne pourrait lui accorder un sursis ; ce serait une tache pour sa réputation. Il a régné trop longtemps et trop royalement sur le grand chemin ; il n'y a pas de sursis pour lui. Et cependant ce n'est pas Newgate... où sont les barreaux, les chaînes, les verrous ?

— Vous avez été sauvé, grâce à un accident, lui dit M. Muspratt

— Grâce à la rare habileté d'un chirurgien des plus distingués, ajouta M. Selwyn.

— Ce n'était donc pas un rêve ? demanda l'homme d'un air étonné.

On lui répéta comment il avait été sauvé ; mais, selon toute apparence, il n'y comprit rien. Son intelligence était encore trop ébranlée pour saisir clairement une idée. Il regarda autour de lui, hocha la tête, puis, fermant les yeux, il se tourna sur le côté, comme s'il se fût disposé à dormir.

Le docteur toucha le bras de M. Selwyn et lui fit signe de partir.

“ Je dois avouer, dit M. Selwyn, qu'au plaisir d'avoir vu cet homme comme je l'ai vu et laissé ce matin, vient s'ajouter celui de le retrouver vivant et bien portant comme il l'est en ce moment. ”

Le son de sa voix tira Blackmore de son assoupissement. Il ouvrit les yeux.

“ Monsieur Selwyn, dit-il, achetez ma jument noire, vous ne vous en repentirez jamais ; elle sera vendue au profit de ceux qui m'ont arrêté et sera donnée pour un morceau de pain, car elle ne paye pas de mine, mais c'est la bête la plus vite qui ait jamais été montée. Seulement, permettez-moi de vous donner un conseil. Elle a un défaut, un seul ; vous serez obligé de vous servir de l'éperon quand vous désirerez la lancer à la portière d'une voiture. Et maintenant je suis prêt si le shérif l'est. Combien sommes-nous de charretées, ce matin ? ”

M. Blackmore en était revenu à sa première idée et croyait qu'il avait encore à subir son châtement.

“ Je vous suis très-obligé, dit M. Selwyn, je ne doute pas que votre jument ne soit un admirable animal. Et qui sait ? je puis être réduit à récolter des bourses sur la grande route. J'ai une chance diabolique depuis quelque temps, mes amis me volent, pourquoi ne volerais-je pas ceux qui ne sont pas mes amis, et ne rattraperais-je pas à Blackheath ce que je perds au jeu ? Je ne doute pas que *la bourse ou la vie* ne soit le meilleur *ouvre-toi, Sésame !* ”

— Vous avez un plaisant tour d'esprit, monsieur Selwyn, dit le voleur de grand chemin d'un air rêveur. Cet esprit a sauvé votre vie un jour, ou du moins votre bourse.

— Vraiment ! alors mon esprit ne m'a jamais été d'un plus grand secours.

— J'étais à cheval derrière vous, un soir que vous reveniez de Strawberry-Hill. Je vous suivis pendant deux milles avant de vous reconnaître. Je me dis alors : “ L'attaquerais-je ?... Non, morbleu ! ” me dis-je, c'est M. Selwyn, je le laisserai aller. Ses bons mots “ m'ont fait rire plus d'une fois, car il n'y a jamais un combat de

“coqs, ou un taureau lancé par les chiens, ou une course à Hundingdon, ou à Newmarket, on ne débouche pas une bouteille, on ne retourne pas un atout, sans que le dernier bon mot de M. Selwyn ne soit répété et ne nous fasse rire. ” De sorte que je remis mes pistolets dans ma ceinture : je respecte un homme d'esprit. A dire vrai mes amis m'ont aussi reconnu un certain talent pour la plaisanterie.

— Vos amis n'ont fait que vous rendre justice, j'en suis persuadé, capitaine Blackmore, dit M. Selwyn avec un grand sérieux, quoique je me doute que bien des gens d'humeur querelleuse trouvent vos plaisanteries d'un genre tant soit peu trop positif pour en jouir pleinement. La vue de la gueule béante d'un pistolet tenu à deux pouces de votre visage me fait, je l'avoue, l'effet d'une plaisanterie assez *creuse*.

— Allons, allons, interrompit M. Muspratt, laissons cet homme, il a assez parlé, plus qu'assez parlé. ”

Et il entraîna M. Selwyn vers la porte.

“ Mais pour sûr c'est le capitaine, ” s'écria une voix étonnée derrière eux. Et M. Cassidy entra dans la chambre.

— Comment Thady, mon garçon, est-ce bien toi ? demanda le capitaine qui parut le reconnaître.

— Qui d'autre serait-ce ? cher capitaine.

— Mais je croyais que tu étais... ”

Le capitaine n'acheva pas sa phrase.

“ Et je l'ai été, en effet, cher capitaine, rien de plus certain.

— Tu as quitté Newgate, il y a quelques jours.

— Oui, et pour de bon.

— Pour Tyburn ? veux-tu dire. Et comment se fait-il que tu sois vivant ? du moins cela m'en fait l'effet.

— Nous sommes logés à la même enseigne, à ce qu'il paraît. Mais, dites-moi, capitaine, cela vous a-t-il fait bien mal ? Avez-vous senti les épingles et les aiguilles par tout votre corps ? Je connais ça. Mais vous en serez quitte dans peu.

— Suis-je éveillé et bien vivant ? As-tu une pincée de tabac, Thady ? Je crois que je serais mieux après avoir fumé une pipe. S'il y avait du punch quelque part ici, je pourrais bien en boire un peu. N'oubliez pas de bien cirer mes bottes et de m'apporter de l'eau chaude demain matin. Si vous pouviez donner un picotin d'avoine à la jument, elle n'en trotterait que mieux. Sais-tu une chanson, Thady ? Si tu en sais une, chante-la, je m'endormirai plus vite. La pauvre jument ! je lui manquerai, à elle, si je ne manque à personne autre. Mais je manquerai à bien des gens, vous pouvez y compter. Tom Blackmore est bien connu sur la grande

route... Bonne nuit. Thady, mon garçon, et s'il te faut monter Holborn Hill...

— Chut ! sortons, il est endormi. ”

Et le docteur se retira, suivi de M. Selwyn et de Thady Cassidy.

CHAPITRE VI.

“ Le pays est mal servi, dit M. Selwyn d'un air sérieux. Je croyais M. Ketch à l'abri de soupçon. Quant à sa moralité, j'avoue qu'elle ne m'a jamais fait une impression bien favorable, mais je croyais son habileté hors de question. Je me suis trompé à ce qu'il paraît ; on ne peut se fier à personne, pas même à M. Ketch ! on ne peut être sûr de rien, pas même de la potence de Tyburn ! Qu'y a-t-il de sérieux dans la vie quand une exécution même dégénère en farce ? Vous proposez-vous de poursuivre vos recherches, docteur ? La médecine continuera-t-elle à se jouer des lois ? Quel mannequin que l'homme entre les mains des praticiens ! L'un le garrotte et le pend ; l'autre le dépend et le ranime ! Et l'Eglise ? Oh ! l'Eglise se tient près de lui, mais les yeux dévotement fixés sur sa Bible ; elle ne voit rien de ce qui se passe. C'est là sa manière de voir les choses ; elle regarde ailleurs. ”

Le docteur, à qui cette tirade était adressée, ne disait rien ; il était enseveli dans ses pensées.

“ Cependant, continua M. Selwyn, il y a au moins une consolation. Nous avons maintenant prise sur M. Cassidy. Les voyageurs nous racontent des histoires si étonnantes, et celui qui a fait une traite dans l'autre monde, que de merveilles n'a-t-il pas à raconter ! Et nous serions obligés de le croire sur parole, — ne sommes-nous pas toujours obligés de croire ce que nous ne pouvons contredire ? Mais notre capitaine a aussi son histoire à raconter, et si les histoires de ces deux hommes ne s'accordent pas, nous serons justifiés en ne croyant ni l'un ni l'autre. Peut-être serait-ce là ce qu'il y aurait de mieux à faire de toutes manières. Un voleur de moutons et un voleur de grand chemin ne sont pas des témoins bien dignes de foi. Je veux être pendu s'ils le sont..., c'est-à-dire pendu, pourvu que vous soyez là pour me faire revivre, mon cher monsieur Muspratt. ”

Mais M. Muspratt n'écoutait pas. M. Selwyn sourit, renifla une prise, haussa les épaules, se dirigea vers sa chaise à porteurs et se fit transporter à White's Chocolate House.

Quelques jours après, il revint à Great-Newport street. Il trouva M. Muspratt absorbé dans la contemplation d'un petit modèle en

carton. Ce modèle représentait une espèce d'estrade, au centre de laquelle était pratiquée une trappe. Au-dessus de cette trappe s'élevaient deux poteaux de bois réunis à leurs extrémités par une barre horizontale. La curiosité de M. Selwyn fut vivement excitée ; il demanda au docteur ce que signifiait ce modèle.

“ Si je ne puis arriver à aucune théorie positive touchant le retour à la vie considéré comme une science, dit lentement M. Muspratt de l'air solennel d'un professeur, puisque, malgré tous les avantages obtenus, cette science offre de si flagrantes contradictions, je pourrai du moins perfectionner le système actuel du châtiment de manière à le rendre presque certain. La grande lacune, ce qui manque avant tout, c'est la *soudaineté* du choc. La charrette glisse graduellement sous les pieds du condamné. Cela, ainsi que nous le savons, peut avoir ou ne pas avoir une conséquence fatale. Mais observez le système démontré par ce modèle. Un verrou est tiré, et cette trappe s'ouvre aussitôt. Il n'y a pas de mouvement graduel, mais bien une chute soudaine, et il en résulte un choc trop violent, je crois, pour qu'aucune organisation humaine puisse le supporter. D'ailleurs l'opération (M. Muspratt hésita un peu en prononçant ce mot) serait exécutée d'une manière aussi peu cruelle et aussi expéditive que possible.

— Mais c'est une invention des plus ingénieuses ! s'écria M. Selwyn avec admiration. Ah ! les criminels auront peu de chance de salut si les lois et la médecine s'unissent de concert contre eux ! Chacune agissant seule est puissante à faire le mal ; mais unies, qui pourrait leur tenir tête ? Mais, mon Dieu ! n'est-ce pas une horrible odeur de pipe que je sens là ? ”

Cette question était assez superflue, car la chambre était littéralement remplie de fumée. Le docteur ne répondit pas ; il se balançait sur sa chaise d'un air inquiet et mécontent. Puis de la pièce voisine partit tout à coup une voix de ténor chantant à tue-tête :

Je ne veux pas aimer en vain,
Aimer en vain mon Isabelle.
Où donc retrouverait-elle
Un amoureux toujours en train,
Et plus aimable et plus fidèle
Pour répéter ce doux refrain :
Tra de la, tra de lira ?

M. Selwyn reconnut immédiatement cette voix. Le chanteur était le capitaine Blackmore, qui ajoutait à la chanson maintes fioritures de sa façon. Il s'ensuivit de brillants applaudissements à l'irlandaise, dont il était facile de reconnaître que M. Cassidy faisait tous les frais.

“ Notre capitaine est un musicien consommé, dit tranquillement M. Selwyn. Je crois vraiment qu'il pourrait mettre : *la bourse ou la vie* en musique ou adopter un air de ballade à un vol de nuit avec effraction. ”

Au même instant, le voleur de grand chemin entonna vigoureusement une des romances de Macheath de l'opéra de Gay :

Le réquisitoire est fini,
Les juges sont sur leur siège.

chantée sur l'air bien connu de *Bonnie Dundee*. L'Irlandais fit un chorus plus cordial d'intention qu'harmonieux d'effet ; puis les deux chanteurs entonnèrent non moins bruyamment tout un répertoire de chansons jacobites.

“ Miséricorde ! mais c'est de la trahison toute pure ! s'écria M. Selwyn. Si les constables entendaient cela ou que vos voisins se fissent délateurs, mon cher docteur, nous serions conduits tous deux en prison pour crime d'Etat. Je puis n'avoir pas de réputation à perdre, mais j'ai une tête. On prétend que j'aime beaucoup à être témoin des exécutions, mais il ne faut pas que cela serve de prétexte pour me conduire à l'échafaud ; car vous savez que, d'après une maxime de la loi, nul homme ne peut-être témoin dans sa propre cause. Je n'aurais pas même le plaisir de devenir votre patient, car vous me tiendriez probablement compagnie. Puis l'exécuteur des hautes œuvres opère beaucoup mieux, j'imagine, que M. Ketch, celui-ci adopterait-il cette ingénieuse invention qui est là sur la table. Après lui, on est sans espérance comme sans tête. ”

Le bruit allait croissant dans la chambre voisine. Le docteur poussa un profond gémissement.

“ C'est la même chose tous les jours, dit-il d'un air désespéré : ils fument, boivent, chantent et finissent par se battre ! ”

Des cris *au meurtre !* se firent entendre, suivis d'un bruit de coups et de verre brisé. Une lutte désespérée avait lieu, selon toute apparence, dans la salle intérieure. Le docteur ouvrit une porte fermée à clef. M. Selwyn saisit sa canne, et ils entrèrent tous deux dans la chambre voisine.

Il leur fut d'abord presque impossible de rien distinguer au milieu de l'épais nuage de tabac qui les environnaient. Mais bientôt, ils aperçurent M. Cassidy se débattant sur le plancher, et, à genoux sur lui, la colossale personne du capitaine Blackmore. Le voleur de grand chemin tenait une grosse botte avec laquelle il labourait sans pitié la tête et les épaules de l'infortuné Irlandais.

Ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à les séparer. Tous deux étaient ivres, hors d'haleine et couverts de sang.

— Un moment de plus et c'eût été trop tard, ou plutôt... dit M. Selwyn en se reprenant, un meurtre eût été commis.

— Pour sûr, je suis assassiné, dit l'Irlandais en portant ses mains à son visage.

— J'apprendrai à ce coquin à insulter un gentleman, grommela le capitaine Blackmore. — Et il se mit à se frictionner les jambes. — La peste soit de lui ! il rue comme un cheval. Je crois que je resterai boiteux de la jambe gauche.

— Eh moi donc ! c'est mon œil droit qui est perdu pour toujours, et... aïe ! les côtes ! oh ! le dos ! Que le diable emporte le poing de ce vagabond ! s'écria M. Cassidy. C'est avec sa botte qu'il m'a brisé la tête. Traiter de la sorte un pauvre garçon qui n'a jamais voulu de mal à créature vivante !

— Ingrats ! vauriens ! s'écria le docteur furieux. Mais il ne put trouver d'autres expressions assez fortes pour exhaler son indignation.

Dans l'intervalle, les deux hommes, qui avaient repris haleine, se regardaient de travers comme des dogues hargneux, prêts à recommencer le combat à la première occasion.

— Que me faut-il faire de ces misérables ? demanda M. Muspratt en se tournant d'un air désespéré vers M. Selwyn.

— C'est bien difficile à dire, répondit M. Selwyn.

— C'était déjà assez d'avoir l'Irlandais sans l'autre !

— Il me semble, monsieur Muspratt, que c'est justement en cela que consiste votre principale consolation, votre seul espoir de délivrance. Vous ne pourriez jamais vous débarrasser de M. Cassidy ou avoir une chance d'atteindre à ce but désirable sans l'arrivée du capitaine Blackmore. Il est évident que ces deux drôles ne peuvent vivre ensemble. Enfermez-les donc dans la même chambre. Vous serez débarrassé d'un de vos soucis et peut-être de tous deux. Ils ont déjà réussi à se faire passablement de mal ; laissez-les continuer comme ils ont commencé : remettez-les sous clef, attendez et voyez ce qui restera d'eux demain matin. Le sort en aura peut-être agi débonnairement avec vous."

Le docteur réfléchissait tout en passant sa main sur son menton. Ah ! combien il était près, aidé par l'instigation plaisante de M. Selwyn, d'arriver à la découverte d'un système médical si employé de nos jours ! Un instant encore peut-être, et des profondeurs de sa méditation eût surgi cette remarquable doctrine curative qui devait rendre plus tard le nom de Samuel Hahnemann si célèbre ! L'expulsion du voleur de moutons au moyen de l'admission du

voleur de grand chemin, qu'était-elle sinon l'adoption de la maxime homœopatique de *similia similibus curantur* ? Mais, ainsi que le personnage de Molière qui avait fait toute sa vie de la prose sans s'en douter, M. Muspratt était presque destiné à pratiquer l'homœopathie sans le savoir. Peut-être était-il sur les limites mêmes de la découverte, quand l'arrivée de quelques-uns de ses élèves et de ses aides interrompit le cours de ses méditations. Il sortit de sa rêverie.

“Prenez ces hommes ! s'écria-t-il, enfermez-les dans des chambres séparées. Liez-leur les pieds et les mains, s'il le faut.

— Vous verrez que je n'ai pas fini avec vous, Thady, mon garçon, dit le capitaine en menaçant du poing l'Irlandais.

— Et vous verrez que Thady saura bien vous le rendre, ” grommela l'autre.

Ils se laissèrent entraîner sans faire de résistance, malgré leur désir évident de se rapprocher l'un de l'autre pour échanger encore quelques horions.

“Je crois que je comprends maintenant beaucoup mieux le modèle que vous avez eu la bonté de me montrer, dit M. Selwyn au docteur. La science est pleinement satisfaite de ses recherches touchant la *résurrection des pendus* et désire mettre fin à ses investigations à ce sujet. N'est-il pas vrai ?”

Le docteur hocha la tête de l'air d'une personne qui désespère d'être bien comprise.

“Ne vous est-il jamais arrivé dans votre jeunesse de dérober du fruit dans un verger ? lui demanda M. Selwyn.

— Je ne sais pas, ... je ne puis le dire, ... je ne me le rappelle pas.

— Alors vous n'en avez jamais dérobé, ou vous vous en souviendriez assurément. Les pommes qu'on vole sont invariablement vertes et font horriblement mal à l'estomac. Morale : *Ne pillez pas les vergers*. Or Tyburn est le verger du gouvernement. C'est une grande erreur que de dérober le fruit de l'arbre de Tyburn. Vous en avez goûté, et vous en avez les dents agacées et les organes digestifs complètement dérangés. C'est facile à voir. Mon cher docteur, abstenez-vous-en désormais. Ce fruit ne vaut rien, croyez-moi ; c'est le moins propre à être conservé. Laissez-le dorénavant sur l'arbre. Vous vous rappelez tous les maux que notre mère Ève a attirés sur nous ? Eh bien, l'arbre de Tyburn est, en quelque sorte, l'arbre du jardin d'Eden. Regardez-le comme je le fais, mais n'y touchez plus. Au revoir !”

CHAPITRE VII.

Les patients du docteur Muspratt furent enfermés dans des appartements séparés. La grande maison à moitié vide du Great-Newport-street offrait toute la place désirable pour disposer ainsi des délinquants.

Le capitaine Blackmore supportait sa captivité avec une espèce de résignation exaltée par l'ivresse. On l'entendait chanter à tue-tête par intervalles. Son chant avait, en général, un caractère sentimental et était constamment entrecoupé de hoquets très-gênants pour l'articulation. Il y avait aussi une grande inégalité dans sa manière de chanter ; tantôt il roucoulait comme une tourterelle, tantôt il rugissait comme un lion. Mais le refrain de ses chansons était décidément d'un genre tendre et amoureux comme celui-ci :

L'amour remplit toute ma vie.
 Il n'est ni plaisir ni douleur
 Qui soit plus doux ou plus amer au cœur.

avec force *da capo*, de notes prolongées et de trilles chevrotantes.

De temps à autre, une sombre disposition d'esprit s'emparait de lui ; il frappait du pied, jurait d'une manière féroce et proférait d'horribles menaces contre son ancien compagnon d'infortune, Thady Cassidy. A part cela, le capitaine ne portait pas grand trouble dans la maison de son bienfaiteur.

Quant à l'Irlandais, on l'entendit pendant quelques temps se lamenter sur ses blessures et sur l'injustice dont il se disait victime, grognant comme un animal pris au piège et jurant de se venger de son oppresseur, comme il lui plaisait d'appeler le capitaine Blackmore. Puis suivit un silence de plusieurs heures. Il dormait selon toute apparence. C'est du moins là ce que conclurent ses géôliers les élèves du docteur. Au bout de quelques temps, ils jugèrent prudent de jeter un coup d'œil dans sa prison. Ils ouvrirent doucement la porte de la chambre. A leur profond étonnement, ils la trouvèrent vide. M. Cassidy s'était évadé par la fenêtre. Agile comme un chat, il s'était laissé glisser le long d'un tuyau de gouttière derrière la maison, et de là il avait gagné probablement une petite rue retirée en traversant des terrains appartenant à des maisons voisines. Qu'y avait-il à faire ?

“ Laissez-le aller, dit le docteur. Qu'il coure sa chance maintenant ; je m'en lave les mains. Peut-être vaut-il mieux qu'il en soit ainsi. ”

Et il respira plus librement en pensant à sa collection désormais à l'abri des ravages de son récent dévastateur.

Mais bientôt on entendit un vigoureux coup à la porte d'entrée. M. Cassidy était revenu !

— Drôle, s'écria le docteur stupéfait. Comment osez-vous ?

— Oui, c'est Thady Cassidy, cher docteur, l'humble serviteur de Votre Honneur, dit l'Irlandais en grimaçant.

— Où avez-vous été, vaurien ?

— Ah ! c'est moi qui ai rendu un fameux service à Votre Honneur ! Vous allez maintenant être débarrassé de ce scélérat de capitaine. Nous en serons quitte tous deux.

— Imbécile ! Qu'avez-vous fait ?

— Est-il mon maître ? Suis-je à son service ? Devrais-je toujours cirer ses sales bottes et poudrer sa vilaine tête, broser ses habits et remplir son verre ? Non certes. Je l'ai fait à Newgate il est vrai, mais je ne suis plus à Newgate maintenant. Et qu'en ai-je retiré, sinon des coups, un crâne fêlé ? Ah ! il a un dur poignet, le capitaine, que le diable l'emporte ! Je ne suis pas son domestique, moi, je ne veux pas l'être. Croyez-vous que je consentirais à servir un sale coquin comme lui ? Non certes. Oui, moi, Thady Cassidy, un honnête garçon du Connaught qui n'a jamais fait de mal à créature vivante, que Votre Honneur a rappelé à la vie après qu'il était mort. Votre Honneur voudrait-il maintenant l'abandonner ? et pour qui ? pour un brigand tel que le capitaine ? Pour sûr Votre Honneur ne le voudrait pas. Votre Honneur ne sera plus ennuyé de lui ; nous en serons quitte maintenant.

— Qu'avez-vous fait, vous dis-je.

— Mais j'ai éventé la mèche, voilà ce que j'ai fait, et voici les constables dans la rue qui arrivent avec les habits rouges. C'est à Newgate que logera le capitaine avant qu'une autre demi-heure soit écoulée. Malédiction sur lui !

— Vous avez été le dénoncer ?

En effet, le bruit confus d'un grand nombre de voix se fit entendre dans la rue. La foule se pressait sur les pas d'un détachement de soldats. Bientôt un coup vigoureux fut frappé à la porte par les constables. Ils furent admis naturellement. Comment aurait-on pu résister à leur demande ? En moins de cinq minutes les chants du capitaine Blackmore furent interrompus. Il se vit prisonnier, garotté et sous la surveillance de la police. Les soldats montaient la garde à l'extérieur, au grand étonnement des voisins.

Puis, à sa grande stupéfaction, M. Cassidy se vit aussi reconnu et arrêté sur une accusation semblable à celle qu'il s'était donné la peine d'aller formuler contre le capitaine Blackmore.

“ Qui aurait cru cela ! ”

Pâle et atterré, M. Cassidy ne pouvait pas trouver d'autres paroles pour exprimer sa stupéfaction en voyant que sa perfidie avait si fatalement tourné pour lui. Il regardait tout autour de lui d'un air effaré, tandis que les constables s'assuraient de sa personne.

Quant au capitaine Blackmore, il prit la chose avec un sang-froid superbe.

“ Cela vous vient bien, Thady, dit-il, vous ne l'avez pas volé. Je déteste les lâches. Je n'ai jamais eu bonne opinion de vous, mais je ne vous aurais cependant pas cru aussi dépravé. Je regrette de ne pas vous avoir frotté un peu plus vivement les oreilles quand j'en ai eu l'occasion. J'aime mieux tâter de la corde une seconde fois, comme cela arrivera, que d'agir comme vous l'avez fait. Mais en vrai Paddy que vous êtes, vous avez coulé votre propre barque, et vous enfoncerez avec moi. Adieu, docteur, les respects de Tom Blackmore. Excusez-moi si je vous ai donné de l'embarras. Je voudrais volontiers vous toucher de la main si je le pouvais, mais ils m'ont abominablement garotté. Mes respects, docteur, ainsi qu'à M. Selwyn, Et maintenant, mes nobles messieurs, je suis à vos ordres.”

Et les prisonniers furent emmenés et logés à Newgate à jamais loin de la vue du docteur Vicesimus Muspratt.

Le docteur respira librement.

“ A la fin ! ma maison est bien à moi, et mon musée est sauvé ! dit-il avec effusion et reconnaissance. Il réfléchit pendant quelques instants, puis soupira et parut inquiet, presque affligé. Enfin, s'asseyant à son bureau, il écrivit à la hâte une lettre qu'il envoya par messenger spécial à M. George Selwyn, Cleveland Row, Saint-James.

On fit beaucoup de plaisanteries dans les clubs vers cette même époque. On disait que M. Selwyn avait demandé la grâce de deux malfaiteurs condamnés à mort. Mais personne ne pouvait ajouter foi à cette histoire ; tout le monde en riait ; la nouvelle était trop absurde.

Cependant on sut bientôt que le roi, d'après le conseil de l'ami de M. Selwyn, l'honorable Harry Fox (plus tard lord Holland), avait daigné commuer la sentence de deux prisonniers condamnés à mort. Au lieu d'être pendus à Tyburn, ils devaient être transportés dans les possessions des Indes Occidentales de sa Majesté. Étaient-ce les patients du docteur Muspratt ? Quoi qu'il en fût, on n'entendit plus parler d'eux.

Et qu'advint-il de l'ingénieur modèle dont le docteur avait démontré les avantages à M. Selwyn ?

Je ne saurais dire si ce fut le même précisément, mais, quelques années plus tard, une invention basée sur le même système fut certainement adoptée.

Quand lord Ferrers termina ses jours à Tyburn, en 1760, on employa pour la première fois, dit un historien de l'époque, une invention élégante appelée *the new drop* (la bascule nouvelle), "au moyen de laquelle, ajoute mon auteur, l'usage de ce vulgaire véhicule, la charrette, est évité, le patient restant suspendu, en conséquence de la chute de la partie du plancher sur laquelle il est placé."

Cependant ce ne fut que bien des années après la mort du comte Ferrers que cette nouvelle machine fut généralement adoptée. Il est probable que, quand on renonça à la potence de Tyburn (en 1784) et que la peine capitale fut infligée en dehors des murs de Newgate, la *new drop* devint une institution de l'Etat.

Mais le docteur Muspratt avait alors cessé de vivre. Il reposait en paix depuis bien des années dans le cimetière de Bunhill-Fields

Cook.

LE PREMIER DE L'AN 1869.

SCÈNE DE FAMILLE.

La nuit pliait au loin son écharpe étoilée :
A travers les rideaux l'aurore souriait,
Et sous les feux du jour le givre flamboyait
Comme une plaque d'or richement ciselée.
Sur les ailes du temps qui toujours s'enfuyait,
Une nouvelle année apparaissait encore,
Radiieuse d'espoir, belle comme l'aurore !

Sur son oreiller blanc relevée à demi,
Angéline criait à son frère endormi :
" Lève-toi, petit frère, écoute-moi, Jean-Charles,
Cesse enfin de dormir, je veux que tu me parles :
J'ai trouvé dans mon bas un cornet de bonbons,
Et sous ma couverture une blonde poupée ;
Je voudrais bien savoir qui m'a fait ces beaux dons.

JEAN-CHARLES

Et moi... regarde un peu... un fusil, une épée !
Ah ! comme je vais faire un beau petit soldat !
Je veux être zouave et courir au combat !
Contre ses ennemis défendre le Saint-Père !
Papa me l'avait dit : lorsque tu seras grand
Tu pourras t'enrôler sous la Sainte Bannière
Je suis grand maintenant.....

ANGÉLINE

Allons, mon vétéran,
 Calme un peu tes transports ; pour entrer dans l'armée
 Il faut avoir atteint la taille des papas.
 Mais dis-moi donc enfin quelle main bien-aimée
 Nous a fait ces présents.

JEAN-CHARLES

Ah tu ne sais donc pas ?
 Notre bonne m'a dit qu'une fée attentive
 Pendant notre sommeil viendrait nous visiter,
 Et que si nous avions sù les bien mériter,
 Les présents tomberaient de sa main fugitive.

ANGÉLINE

Et tu crois cette histoire ?

JEAN-CHARLES

Eh ! non, je n'en crois rien :
 Je pense que la fée affectueuse et tendre,
 Qui par ses beaux présents a voulu nous surprendre,
 N'est autre que maman qui nous veut tant de bien.

ANGÉLINE

C'est aussi mon idée. Oh ! comme je regrette
 Que notre petit frère, hélas ! nous ait laissés !
 Il aurait tant joui de cette belle fête !

JEAN-CHARLES

Que dis-tu là, ma sœur ? Les enfants trépassés
 Sont plus heureux que nous : ils deviennent des anges,
 Et les fêtes du ciel valent bien nos plaisirs !
 Aucun de nos bonheurs n'excite leurs désirs :
 Ils sont avec Jésus et chantent ses louanges
 Gustave dans le ciel parle bien autrement :
 Il ne voudrait jamais revenir sur la terre,
 Et s'il n'avait pitié de notre bonne mère,
 Il viendrait, j'en suis sûr, nous chercher promptement.
 Et nous partagerions son bonheur indicible !

ANGÉLINE

Notre mère veut bien que nous soyons heureux ?

JEAN-CHARLES

Notre bonheur, sans doute, est l'objet de ses vœux ;
 Mais quand il faut briser cette chaîne invisible,
 Qui l'unit pour la vie au cœur de ses enfants,
 C'est son âme qu'on brise, et son cœur qu'on déchire,
 Et ce serait, ma sœur, au prix de son martyre
 Que nous deviendrions des anges triomphants.
 Tu sais combien maman a répandu de larmes,
 Quand le petit Gustave a fermé ses beaux yeux ?

ANGÉLINE

Puisqu'il en est ainsi, qu'elle soit sans alarme,
Moi, je ne veux pas être un ange dans les cieux.

JEAN-CHARLES

Soyons anges sur terre, et le bon Dieu lui-même
Sera content de nous.

ANGÉLINE

Et maman qui nous aime
Aura bien du bonheur. Mais dis-moi donc encor,
Toi qui sembles si bien pénétrer le mystère,
Comment notre Gustave a pu quitter la terre.
Est-il monté là haut dans une échelle d'or ?

JEAN-CHARLES

Eh ! non, chère Angéline, il n'y a pas d'échelles
Qui montent de la terre aux célestes parvis ;
Mais, comme les oiseaux, les anges ont des ailes,
Et lorsqu'à nos parents la mort nous a ravis,
Nous prenons notre vol comme des hirondelles,
Et nous nous envolons dans les bras de Jésus.

ANGÉLINE

Ce qui m'afflige, moi, c'est qu'on ne revoit plus
Ces enfants envolés ainsi que des mésanges.
Mais, dans le ciel, dis-moi, que font-ils les saints anges ?
Est-ce qu'on parle au ciel ?

JEAN-CHARLES

Mais oui, petite sœur,
S'y l'on n'y parlait pas, va, les petites filles
N'y tiendraient pas longtemps ; et si leurs voix gentilles
N'y pouvait pas chanter et résonner en chœur,
Les célestes concerts seraient moins beaux peut-être.....

ANGÉLINE

Il est vrai que sans nous, pauvres petits garçons,
Vous ne pourriez jamais dignement apparaître :
Partout à vos côtés il faut que nous posions,
Nous sommes le tableau, vous en êtes les ombres,
Et si nous ne prenions le soin d'être avec vous,
Ici-bas comme au ciel, les tableaux seraient sombres.
Mais trêve de malice, et dis-moi : comme nous,
Les anges dans le ciel sont-ils toujours ensemble ?
Jésus leur donne-t-il des jouets amusants ?
Est-ce que dans les prés le plaisir les rassemble
Et qu'ils vont s'y livrer à des jeux innocents ?

N'éprouvent-ils jamais une douleur amère,
 En se ressouvenant (de ces jours) où leur mère
 Déposait sur leurs fronts des baisers amoureux ?
 Car il me semble à moi qu'on ne peut être heureux
 Sans avoir sa maman. Eh ! vois donc ma poupée ;
 C'est moi qui suis sa mère, et je te promets bien
 Que je vais la gâter sans qu'elle en sache rien.
 Tu n'apprendras jamais que ma main l'a tapée ;
 Je saurai sans rigueur l'élever dignement.

JEAN-CHARLES

Je crois que tu feras une mère modèle.
 Mais il faudrait fermer ta bouche maternelle
 Si tu voulais, ma sœur, permettre seulement
 Que je réponde un mot aux questions que tu poses.
 Dans le saint Paradis je ne suis pas allé ;
 Il est inaccessible et les portes sont closes ;
 Mais lorsque mon Gustave au ciel s'est envolé,
 Notre papa m'a dit de consolantes choses :
 " Ton frère, me dit-il en essuyant mes pleurs,
 Va retrouver là-haut des frères et des sœurs.
 La mère de Jésus remplacera sa mère,
 Et jamais un amour, plus tendre et plus sincère,
 N'aura brûlé pour lui dans le cœur maternel.
 Il unira sa voix aux célestes cantiques,
 Et des bouquets, formés par ses mains angéliques,
 Répandront leurs parfums aux pieds de l'Éternel !
 Le cœur toujours rempli d'une sainte allégresse,
 Rien ne troublera plus sa joie et ses plaisirs ;
 Du bonheur le plus pur il goûtera l'ivresse,
 Et l'amour de Jésus comblera ses désirs."

ANGÉLINE

Papa m'a dit aussi que des fleurs magnifiques
 Croissaient abondamment dans les jardins du ciel,
 Et que de longs ruisseaux de lait pur et de miel
 Serpentaient à travers ces parterres féeriques.

ANGÉLINE ET JEAN-CHARLES

Oh ! Que c'est beau, le ciel ! Et que je voudrais bien,
 Sur les ailes de feu de mon ange gardien,
 M'envoler aussi, moi, dans la sainte patrie !

.....
 La mère dans son lit avait tout entendu :
 Elle jeta sur eux son regard éperdu,
 Et s'écria : " Mon fils, et toi, ma fille chérie,
 " Restez auprès de moi, restez, je vous en prie ;
 " Vous êtes mon espoir, vous êtes mon bonheur :
 " Ne parlez plus ainsi, car vous me faites peur."

A. B. ROUTHIER

LES BLESSURES DE LA VIE.

HISTOIRE DE TOUS LES JOURS.

Nous étions en juillet, mois de la couvée, de la douce paresse, et des coups de soleil. La chaleur avait été suffocante pendant le jour, mais elle venait enfin de céder devant la brise de la nuit, qui nous arrivait toute chargée des senteurs embaumées du Saint-Laurent.

Ce soir là, comme d'habitude, j'étais venu prendre place au milieu de la famille de Madame Morin, et respirer à délices ma part de parfums d'été, sous la véranda de leur petit cottage, l'un des plus gracieux de l'île d'Orléans. Autour de moi, chacun riait, babillait, causait, sans paraître se douter que ce groupe si gazouillant à travers lequel la lune me laissait apercevoir têtes blondes et têtes brunes, formait le plus ravissant croquis qu'il soit donné à une imagination d'artiste de rêver. Il avait pour cadre ce grand ciel bleu si plein d'étoiles, qui n'appartient qu'au Canada ou à l'Italie, pour toile, l'immense nappe du fleuve géant, à cette heure-là, lion se faisant agneau, pour lointain Québec enveloppé dans sa sombre majesté militaire, puis pour animer le tout, le mugissement sourd et terrible de la cataracte de Montmorency, que par intervalle nous apportait le vent du large.

La conversation interrompue à mon arrivée, était redevenue bruyante et animée. Edmond m'avait pris à part pour m'offrir un cigare et me confier un gigantesque projet de pêche : Joséphine discutait chiffons avec Augusta, et les enfants assis en rond sur le seuil de la porte entr'ouverte, chuchottaient des malices, riant à gorge déployée comme l'on sait rire, au temps où la vie n'est pleine que de soleil, de fleurs et de parfums. Quand à leur mère, heu-

reuse du bonheur de tout le monde, elle se reposait des fatigues de la journée, en lisant attentivement le roman du jour dans sa large causeuse, dont l'origine devait pour le moins remonter à l'époque où vivait son grand-père.

Tout-à-coup, en faisant un mouvement pour secouer les cendres de mon havane, j'aperçus sur la joue de Madame Morin, mise en pleine lumière par l'abat-jour de la lampe, une larme glisser furtivement. La prose de Ponson du Terrail faisait merveille—car la dernière résurrection de Rocambole façonnait cette perle précieuse qui n'aurait dû rouler, qu'au contact de quelque chose de saint et de vraiment maternel.

Ce triomphe du roman à ficelles me bouleversa malgré moi. Je ne pus résister au malin plaisir d'embrouiller la maîtresse du logis au milieu de l'intrigue corsée qui la captivait, et prenant un siège auprès du buffet de Chine sur lequel s'appuyait son livre, je lui dis tout bas à l'oreille :

— Que diriez-vous, aimable lectrice, si je réussissais à donner une compagne à cette larme qui est là, en train de se sécher solitaire sur le duvet de votre joue ?

— Comment vous y prendriez-vous ? fit Madame Morin, en rougissant de sa sensibilité trahie.

— En vous contant une histoire.

— Une histoire, bravo, Henri ! cria Edmond, qui avait surpris ces dernières paroles, et la joyeuse troupe, à ce mot de ralliement, vint se grouper tumultueusement au fond du petit salon.

— Oui, mes amis, repris-je, flatté de cette marque d'attention, un récit bien simple, bien naïf, une histoire de tous les jours.

I

Au moment où je terminais mon grec, en 1859, j'avais pour compagnon de classe, au Séminaire de Québec, un grand garçon, maigre, toujours triste et rachitique, du nom de Paul Arnaud.

La nature ne paraissait pas lui avoir incrusté l'aptitude au travail. Ses compositions boitaient toujours quelque peu, malgré un certain cachet d'élégance, son thème explorait sans cesse des horizons inconnus même à la latinité de la décadence, l'imagination se révélait beaucoup plus que l'exactitude dans ses versions, et sa leçon trop souvent inédite, invariablement veuve d'aplomb, lui attirait sans cesse ce fameux bulletin annuel, qui doit encore tinter dans l'oreille de plus d'un de mes anciens camarades :

— Mémoire ingrate et peu cultivée.

Notre professeur avait fini par prendre Paul en grippe. Chaque soir le voyait quitter la classe, sa tâche quotidienne écrasée sous une avalanche de pensums les plus variés, et chaque matin ramenait le pauvre écolier luttant courageusement contre l'accumulation de circonstances aggravantes qui pesait sur lui.

Au collège, il suffit bien souvent d'être en délicatesses avec l'autorité pour devenir le chéri, la coqueluche des camarades.

Néanmoins, Paul ne jouissait pas du privilège immémorial. Au dehors, il rencontrait aussi peu de sympathies qu'il essayait de punitions au dedans. Parmi les loustics, c'était à qui se moquerait de son uniforme de collégien, taillé vigoureusement dans la trame velue d'une de nos fortes étoffes du pays. Ceux qui n'avaient pas le courage d'être aussi spirituels se contentaient de rire bien fort de ces grosses facéties. Les petits, forts de l'exemple des anciens, ne tenaient guère à rester en arrière : dès qu'il sortait de la cour du Séminaire, ses livres sous le bras, un de ces espiègles, qui passent nonchalemment leurs classes accroupis dans la paresse, gardant leur sève et leur vigueur pour les flâneries du dehors, trouvait toujours moyen de le bousculer et d'éparpiller sur le sol les classiques détestés, puis les doigts de se diriger vers Paul qui, mélancolique, le teint pâli, les yeux bistrés et pleins de larmes, ramassait ses bouquins et reprenait seul et résigné le chemin du logis.

L'enfance est un peu Néron dans ses jeux et ses plaisirs tyranniques, aussi l'impitoyable supplice se répétait-il avec force variations à chaque sortie de classe, sans pour cela lasser l'incroyable impassibilité de Paul. On aurait dit ce garçon-là, en train de considérer la vie comme une de ces chinoïseries que Dieu sans doute jeta sur terre, avant d'y laisser choir la patience.

Ces drôleries qui amusaient tant les autres auraient duré bien longtemps, lorsqu'une après-midi d'hiver,—c'était jour de congé, cherchant une adresse dans le faubourg Saint-Roch, et ne sachant plus à qui parler pour m'orienter, j'avisai un ouvrier vers le milieu de la rue Fleury et lui demandai de me renseigner.

— Informez-vous à l'écolier d'en haut, il doit connaître ce bourgeois-là, me répondit-il, en m'indiquant une petite porte de cour, entr'ouverte, donnant sur une escalier qui grimpait le long d'un balcon enneigé.

Je me laissai conduire par la rampe, et bientôt me trouvai en face de l'entrée d'un galetas.

Après avoir frappé inutilement, j'ouvris.

Paul agenouillé aux pieds d'un poêle, essayait de réchauffer de son haleine quelques charbons mourants. Près de là, sur une table en bois blanc gisaient une miche de pain, un morceau de fromage

sec et quelques tessons de faïence prenant de faux airs d'assiette : à l'autre extrémité de ce meuble dormaient ses livres de classe.

Ces choses passèrent rapidement devant mes yeux, car au bruit que fit la porte en tournant sur ses gonds, Paul s'était levé. Puis comme il était de ceux qui n'aiment pas à être vus en flagrant délit d'indigence, l'état de gêne et de pauvreté où je le surprénais se mit à lui serrer la gorge et il se prit à rougir. Pour ma part, c'était la première fois que le spectre de l'abandon se présentait à moi d'une manière aussi navrante : en présence de ce pauvre honnête, je ne trouvais plus rien à dire.

Paul rompit le premier, cet instant de pénible silence.

— Enchanté de ta visite, Henri, bien que je regrette de ne pas avoir de siège à t'offrir. Je suis en train de déménager, vois-tu, et pour ces choses, j'aime à prendre mon temps.

A mesure que ces mots échappés avec effort tombaient de sa bouche, le pauvre garçon rougissait de plus en plus, effrayé de se voir en face de son premier mensonge.

— Mon brave Paul, repliquai-je, pardon de venir inopinément te déranger au milieu de cette délicate opération. Je suis à la recherche d'un marchand qui doit rester en quelque part par ici, et ma foi, le hasard a été assez aimable pour me conduire jusqu'à toi.

— Il est donc bon à quelque chose, malgré les médisances que l'on ne cesse de débiter sur son compte, fit-il en souriant : seulement pour cette fois-ci, s'il me traite en enfant gâté, il te joue un joli tour en te faisant tomber au milieu de ces murs nus. Tu n'y trouveras, à peu près, que l'adresse qui te taquine.

Et il me donna l'information requise.

Je le remerciai de ce service tout en faisant mouvement de retraite vers la porte. A ce moment, mes regards tombèrent sur une ancienne boîte d'emballage, appuyée à l'un des angles du petit grenier. Un fragment de tapis couvrant de la paille qui sortait curieusement quelques brins ça et là, annonçait que ce meuble primitif avait été promu au rang de couchette. Sur ce lit improvisé, s'entassait pêle-mêle les épaves de ce qui avait pu être autrefois une garde-robe, et à travers ce fouillis inextricable de manches d'habits valétudinaires et de jambes de pantalons invalides, se détachait une charmante tête d'enfant endormie, blonde, souffreteuse, mais d'une ressemblance frappante avec celle de mon camarade.

— Quoi, Paul, non-seulement propriétaire, mais encore père de famille !

— Hélas ! oui, mon bon ami ! père de ma petite sœur qui représente tout ce qui reste ici-bas, pour moi, du joyeux mot de famille.

Bien des larmes se cachaient sous les haillons de ce dénuement. Par ma maladresse je venais d'en faire jaillir la source, car maintenant il y avait presque des sanglots dans cette voix, et ne trouvant rien de mieux à faire, je réitérai mes remerciements à Paul qui voulut me reconduire jusque sur la première marche du balcon.

— Au revoir ! eu classe, me cria-t-il, en appuyant tristement sur ces mots.

Ce déménagement supposé, ces dernières paroles surtout, m'indiquaient clairement que Paul ne tenait guère à une nouvelle visite à domicile. Il appartenait à cette classe de pauvres qui subissent courageusement la misère, la faim, le froid, le manque d'amitié, mais sentent toute leur énergie se fondre rien qu'à l'idée de savoir que quelqu'un peut s'apercevoir de leurs souffrances. Pour s'éviter un regard de pitié, ils ne reculeront devant rien. Travaux, fatigues, peines, insomnies, ils entassent tout sur leur santé chancelante, et malheureux ils s'en vont dans la vie, revêtant leur indigence du luxe de l'orgueil, et n'acceptant au monde qu'une seule aumône, la douce croyance de penser que les bonnes âmes se laissent prendre à leurs délicats subterfuges.

J'allais dans la rue, songeant à ces tristes choses, lorsque tout-à-coup j'entendis une rude voix m'interpeller :

— Aie ! là-bas ! l'écolier ! comment avez-vous trouvé le compagnon ? Il n'est pas riche celui-là ? hein ?

Cette phrase interrogative m'était adressée par l'ouvrier qui m'avait indiqué le logis de Paul.

Puis continuant avec cette volubilité des gens du peuple qui rarement gardent sur le cœur l'admiration qu'ils ressentent :

— En voilà un qui rabote proprement sa planche, bien que ce ne soit pas précisément les nœuds qui y manquent. Qui vous dirait que pour se donner une éducation de monsieur et faire manger des sucreries à la petite, il n'a pas honte de prendre une hache et une scie, avec cette main qui écrit l'écriture, et de travailler chez les voisins. Jamais on le voit refuser ses services à personne ; il montre même à lire aux enfants de Madeleine ; c'est le frère du quartier, quoi ! Aussi Javotte ma femme, une brave femme, Dieu merci, peut-elle se mettre en quatre pour lui. Hier, ne lui a-t-elle pas laissé une chandelle sans qu'il le sût, parce qu'elle s'était aperçu en allant faire le coup de balais dans son grenier, que le pauvre enfant, malgré l'épuisement de tout ce surcroît de travail, apprenait la plupart du temps ses leçons, le soir, à la lueur tremblotante du poêle.

— Ah ! mon petit monsieur, au jour d'aujourd'hui n'est pas fils

de bourgeois qui veut ! et il tourna le coin me laissant en face de cette boutade philosophique, qui s'effaça bientôt devant l'image de Paul.

Ce perpétuel sarcasme des camarades, ces punitions du maître, ces incroyables privations, cette profonde misère, qu'il souffrait résigné sous l'œil de Dieu, me gonflaient le cœur malgré moi. J'avais hâte au lendemain pour dire son fait à la classe, et ce ne fut que le soir, en songeant à tout ce que j'avais vu, que les dernières paroles de l'ouvrier sur le bonheur des fils de bourgeois, me revinrent à la mémoire.

Un livre laissé entrouvert sur ma table de nuit par ma mère y répondait admirablement.

— N'enviez pas trop le semblant de bonheur qui les entoure, car leurs richesses ne passent pas dans l'autre monde, si elles n'y sont portées par la main des pauvres.

II

— Le congé n'a pas été assez long pour lui donner le temps d'apprendre sa leçon !

Cette boutade surplombée d'un formidable froncement de sourcil accompagné d'une pincée de tabac d'Espagne non moins formidable, était prononcée par notre professeur qui, faisant son entrée en classe le lendemain matin, venait d'apercevoir la place de Paul, déserte.

Malgré le terrible creux de sa voix de basse, c'était à tout prendre une excellente pâte d'homme, que notre professeur. Nature sensible, bonne, susceptible d'affection, mais cachant avec le soin le plus minutieux ces qualités, prises sincèrement par lui pour d'indignes mouvements de faiblesse, il affectait de temps à autre une brusquerie qu'il croyait être de la plus haute importance, pour mener à bonne fin la grave mission que lui avaient confié ses supérieurs : — apprivoiser nos intelligences rebelles aux charmes cachés du thème grec. Néanmoins, personne ne se laissait prendre à cette pastiche de férocité, et quiconque savait murmurer un tant soit peu de leçon et déblayer sans trop de gâchis un tronçon de l'Iliade, arrivait infailliblement à ses bonnes grâces.

— Nous allons voir si ce grand flandrin de Paul va continuer longtemps son jeu de marmotte. Pas plus tard que midi, je prendrai des mesures pour que le directeur soit informé de son incroyable paresse.

La fin de ce monologue se perdit au milieu du bourdonnement

confus de la classe qui, livres ouverts, étudiait avec un acharnement digne d'une meilleure cause, l'inconnu que semblaient vouloir garder avec non moins de tenacité, les échantillons de la collection d'Hachette étalés à profusion sur de malheureuses tables toutes lacérées de vigoureux coups de canifs. Bientôt la leçon commença. A l'appel de son nom, l'élève désigné, se levait à regret, au-dessous d'une immense carte de la Mésopotamie, unique ornement de nos quatre murs jaunes, pour nâziller intrépidement sa part de tâche quotidienne, et un quart d'heure de cet attrayant passe-temps faisait oublier à tout le monde l'orage amoncelée sur la tête de Paul.

Une classe émaillée ainsi d'interminables répétitions sur le cours de littérature de Le Franc, égayée ça et là par le rythme rustique de la poésie du Jardin des Racines Grecques, finit comme toute chose ici-bas, malgré le semblant d'éternité qu'elle puisse avoir. La sortie se fit à l'ordinaire, et pendant que la tapageuse cohue se bousculait à la porte, pour saisir à plein poumon les premières bouffées de l'air du dehors, seul je restai en arrière.

En tête à tête avec le maître je lui fis le récit de tout ce que j'avais pu saisir de l'abandon de Paul. Le grenier triste, froid, malsain, où le flot de la misère l'avait porté, les corvées exceptionnelles que lui imposait le pain de chaque jour, les longues nuits passées auprès de sa petite sœur, les rares moments laissés au travail de la classe, je n'oubliai rien de ce qui touchait à ce long martyre ignoré. A mesure que se déroulait le poignant tableau, les yeux attentifs du professeur se mouillaient. Puis, lorsque je vins à lui dire toute la malice des élèves envers le pauvre garçon, ses larmes devinrent des jets de flammes.

— Ah ! les gredins, s'écria-t-il, je leur montrerai à vivre ! et songeant tout-à-coup, à la compromettante sensibilité qu'il n'avait pu me cacher, il me congédia en me disant :

— Paul est né aux Cèdres, près de Montréal ; j'écrirai ce soir au curé de l'endroit, pour me renseigner sur ses antécédents. Après cela nous verrons.

Lorsque Paul revint le lendemain, un grand changement s'était opéré parmi tout le monde. L'autorité n'avait plus que des paroles d'indulgence pour lui et les camarades que j'avais vu les uns après les autres, inventaient les petits soins pour leur jou-jou de la veille. Malgré ce nouvel état de chose, Paul paraissait ne s'apercevoir de rien. Il restait continuellement absorbé dans une sombre et muette préoccupation, où personne n'aurait vu clair, si je n'avais retrouvé le brave ouvrier de la rue Fleury, travaillant près du Séminaire. Par lui j'appris que la " petite " — il appelait ainsi la

sœur de mon ami—relevait de la dangereuse maladie, connue sous le nom de fièvre scarlatine.

Ce jour-là arriva la lettre du curé des Cèdres. Le professeur m'en donna communication, et bien que neuf longues années se soient écoulées, elle nous navra si fort, dans le temps, que je m'en rappelle comme si elle datait d'hier :

Les Cèdres, ce 29 décembre 1859.

Monsieur et futur confrère,

Depuis dix jours, vous attendez vainement ma lettre. Mon excuse pour ce long retard est simple : je suis curé de campagne. Bientôt vous saurez par vous-même, comme une journée passe vite à catéchiser les petits enfants, à faire descendre sur les hommes le pardon de Dieu, à bénir le berceau, l'anneau conjugal, le lit de mort, le cerceuil de toute une paroisse.

Vous me demandez des renseignements sur un de vos élèves : ce désir est facile à satisfaire, bien que le registre de ma mémoire commence à être quelque peu volumineux.

Paul Arnaud est le fils d'un avocat, venu il y a quatre ans, chercher aux Cèdres la modeste clientèle que Montréal s'obtinait à lui refuser. Quand le soir, au coin de mon feu, après avoir fait la lecture du bréviaire, je me ferme les yeux et me prends à recueillir mes souvenirs douloureux, je revois le père de Paul, passant sous les fenêtres de mon presbytère, assis sur le devant d'une charette chargée de quelques meubles équilibrés ça et là sur des livres de droit, ayant à côté de lui son fils, sur ses genoux une enfant bien vive, bien gentille. La petite famille s'installe dans une maisonnette, auprès de mon église, puis à quelque temps de là—en automne—je retrouve encore cet homme, pâle, décharné, couché sur un lit d'agonie. La maison du mourant est froide, abandonnée : il n'y est venu pour tout client que la consommation et le dénuement, et je m'installe à leur suite pour commencer le travail de la réconciliation.

La lutte fut longue entre le prêtre et cet homme qui s'acheminait lentement vers le ciel par la voie douloureuse. Tout l'avait quitté si brusquement sur terre. Sa femme était morte de la maladie dont il mourait : en clouant sa tombe, il y avait enfoui son amour, son énergie, ses espérances. La pauvre malade emportait avec elle les économies de l'humble ménage, les amis s'étaient affacés peu à peu devant la pauvreté naissante, et de quelque côté que le moribond tournât sa tête endolorie, il avait à pardonner.

Néanmoins, d'une main ferme il prit son calice, but bravement les dernières gouttes, et s'inclina résigné devant son Dieu. A l'heure

de la mort, je dus le quitter pour courir à un autre grabat. Quand je revins, trois gardiens se trouvaient silencieux auprès du cadavre : deux orphelins en pleurs, et un huissier venu pour saisir les quelques épaves de leur héritage, au nom de l'équité et de la justice. Un créancier avait accompagné ce dernier : porteur d'un transport d'assurance sur la vie de M. Arnaud, pour une valeur de cinq cents dollars, il se souvint en temps que la prime de l'année n'avait pas été payée, et tout essoufflé il était venu exiger une dernière signature qui lui permit de toucher cette somme. Joyeux, il venait de croiser sur le seuil, cachant dans son portefeuille le prix de la vie de son ancien ami.

C'est au milieu de ces scènes ineffaçables que Paul se trouva seul. Je le recueillis à mon presbytère avec sa sœur ; je guidai de mon mieux ses études, et au bout de l'an, il me demanda la permission d'aller à la ville. Deux mois après, je recevais une lettre de lui m'annonçant qu'il partait pour Québec. Il voulait avoir sa sœur auprès de lui, et le soir même je la confiais à un de mes braves habitants qui se rendait au marché.

Depuis, nous ne nous sommes plus revus, et je ne saurais trop vous remercier de m'avoir donné l'occasion de pouvoir lui être utile et de recevoir de ses nouvelles. Aimez-le bien, protégez-le si cela vous est possible, car jamais vous ne rencontrerez sur votre route un caractère plus loyal, un meilleur cœur.

ALFRED B.....

Prêtre.

Ces lignes contenaient une partie de l'enfance de notre camarade, et pour le pauvre garçon, le passé avait encore été plus sombre que le présent.

Elles révélèrent aussi que ce n'était pas d'hier que l'on pouvait obliger Paul impunément, car pour qui le connaissait, ce départ du presbytère avait été fait dans le but de ne pas avoir à se courber sous la honte de l'aumône, lui qui n'avait pas craint d'être écrasé sous le fardeau du travail.

Longtemps, le maître et moi, nous causâmes des moyens à prendre pour lui venir en aide sans effrayer sa trop chatouilleuse sensibilité, mais nos meilleurs plans, nos plus beaux projets allaient se heurter contre cette délicatesse de sensitive. Enfin nous convînmes de ne rien cacher au supérieur, nous remettant à son tact et à son expérience.

Tout alla bien pendant les trois semaines qui se passèrent à attendre le premier février, époque de l'échéance de la modeste contribution mensuelle—exigée des élèves externes, par la direction du séminaire.

Ce jour-là, Paul vint déposer comme les autres ses cinq francs sur la table du professeur.

Celui-ci lui prit la main et les lui remettant :

— Monsieur Arnaud, dit-il, je suis heureux de pouvoir vous annoncer que le supérieur de l'institution reconnaissant votre application au travail et votre excellente conduite, s'honore en vous accordant une bourse.

Paul baissa la tête, balbutia quelques mots de remerciement et regagna timidement, gauchement, sa place, au milieu des applaudissements de toute la classe.

Le lendemain, son siège était vide. Les jours se suivirent, passèrent, la solitude occupait toujours le banc délaissé.

Inquiet de cette longue absence, je courus chez lui. Son terme était soldé depuis plus d'une quinzaine, et Paul avait quitté la maison, sans rien faire connaître de sa nouvelle adresse.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

(A continuer.)

NOTES DE VOYAGE.

I

C'est toujours l'histoire de son pays que l'on connaît le moins, comme la géographie de son pays est celle que l'on ignore le mieux. Il paraît que c'est comme cela partout.

Cette inconséquence pourrait s'expliquer de plusieurs manières, mais la raison la plus vraie, c'est parce qu'on n'étudie pas ; et la cause de cette négligence, c'est qu'on croit toujours tout connaître sur ce sujet.

On est tellement persuadé qu'il n'est pas pardonnable de ne pas connaître les événements et les régions qui nous intéressent de si près, qu'on ne pense pas qu'on les ignore de la manière la plus complète. On apprend l'histoire des Grecs et des Romains avant de savoir qui a découvert notre pays, et on arrive à la plus grande intimité avec la dynastie des Pharaons sans connaître seulement le nom de notre gouverneur.

De même, chaque fois que l'occasion s'en présente, on ne manque pas de prendre Toronto pour une ville des îles Sandwich, et le Groënland pour un des comtés du Golfe.

Et pourtant rien n'est plus important, surtout en Canada, où tant de ressources sont encore à développer, où de vastes territoires sont encore à découvrir pour la colonisation, où tant de richesses sont encore à réaliser pour l'agriculture, l'industrie et le commerce, de bien connaître ce que nous avons été, ce que nous sommes et ce que nous pourrions être.

Il faut se procurer des notions assurées sur la meilleure direction

à donner à nos travaux publics, et sur la politique à suivre dans la régie et la distribution de nos terres incultes. Mais pour cela, il faut les connaître, et pouvoir imposer, avec des faits et des résultats d'une expérience raisonnée, les conditions les plus avantageuses pour le progrès des établissements.

C'est en s'appuyant sur cette idée que l'Association de la presse du Canada avait proposé à ses membres, pour cette année, une excursion dans les régions de l'Ouest, vers ce pays de l'avenir, qui par ses richesses forestières, fluviales, minières et agricoles, est destiné peut-être à surpasser tout ce que nous avons eu jusqu'à présent à notre disposition.

L'Ouest fut longtemps peu connu. C'était la région des aventures, du mystérieux, des Indiens et de leurs traditions. Mais tout va bientôt disparaître. D'un jour à l'autre, le *Far West* devient tout simplement l'Ouest, mis à quelques heures de l'Atlantique par les chemins de fer et les lignes de vapeurs. La civilisation avance rapidement, et les populations se portent en foule de ce côté, et elles ont raison : c'est là qu'est la richesse et l'avenir.

C'est une raison pour nous de ne rien négliger pour déterminer d'avance les principaux postes à établir, et prendre possession des emplacements des grandes villes futures.

L'Ouest intéresse en même temps la Province d'Ontario et la Puissance du Canada. Avec l'annexion des territoires du Nord-Ouest, il est nécessaire pour tout le Canada de hâter la formation des établissements qui doivent relier l'est à l'ouest et le district d'Algoma au Fort Garry. Lorsqu'il y aura des communications faciles et des habitants en grand nombre sur toute la grande ligne de navigation qui s'étend de la Rivière Kaministiquia jusqu'à la Rivière Rouge, les relations politiques deviendront plus faciles, les intérêts se rattacheront davantage les uns aux autres, et notre union y puisera une force et une raison de solidarité qui seront pour nous des garanties d'indépendance nationale à l'intérieur et d'indépendance politique vis-à-vis les nations étrangères.

II

L'Association de la Presse Canadienne est probablement peu connue de nos lecteurs. Elle comprend une centaine de membres appartenant tous à la presse du Haut-Canada. Elle a pour but de protéger leurs droits, de soutenir leurs intérêts, d'assurer leurs privilèges.

Un des détails les plus importants du programme, c'est que tous

les ans, les membres se passent la fantaisie d'une excursion de quelques jours. Par ce moyen, ils viennent à mieux se connaître ; la connaissance engendre l'estime qui produit le respect. Par suite, il y a beaucoup moins d'acrimonie dans les discussions, beaucoup plus d'esprit de justice et de loyauté, et un ton plus relevé et plus digne. Cette association d'intimes, forme un cercle assez grand pour renfermer tout ce que la presse présente d'honorable, en même temps qu'elle forme une barrière infranchissable pour les intrus qui veulent se faire du journalisme un outil qu'ils avilissent en le mettant au service de causes et de sentiments que les honnêtes gens n'avoient pas.

Voici ce que l'hon. M. McGee disait de cette association :

Il y a une Association de la Presse, recrutant ses membres surtout dans la Province d'Ontario, mais qui devra s'étendre à toute la Puissance. Dans cette Association, le public est plus intéressé qu'il ne le croit. C'est une première tentative, dont la nécessité se fait sentir depuis longtemps, d'établir la courtoisie et la bonne foi parmi cette puissante confraternité. Si elle réussit, il ne sera plus possible pour un homme de se cacher derrière une presse, pour dire ce qu'il n'oserait pas répéter dans une chambre privée ou partout ailleurs. Si elle réussit, elle diminuera les privilèges des polissons, mais elle élèvera la réputation de toute la classe des journalistes. Elle placera la presse au même niveau professionnel que la médecine et le barreau, et en exigeant l'application de ses lois, elle préviendra l'exercice de l'autorité civile, toujours regrettable même quand elle est nécessaire.

Ces paroles sont pleines de sens et de vérité. Elles renferment un conseil qu'il serait bon de suivre, et une leçon qu'on ne devrait pas oublier.

On a poussé beaucoup trop loin, dans notre presse, la haine, la rancune et les animosités personnelles ; au lieu de faire de la presse une source d'instruction pour la population, on l'a tournée en espionnage dégradant pour ceux qui sont les auteurs de cet avilissement d'une noble profession, et démoralisant pour le peuple qui s'attend à trouver, dans les journalistes, autre chose que des insulteurs publics.

L'Association de la Presse se compose principalement de journalistes, rédacteurs, éditeurs et propriétaires des journaux de province, surtout des journaux hebdomadaires, qui sont si nombreux dans Ontario. Ce n'est pas à dire que cette presse soit moins influente pour cela. La presse locale du Haut-Canada est généralement bien dirigée, en vue de la localité qu'elle représente, et de manière à se concilier la considération de la population qui l'entoure. De cette manière, chaque comté, chaque ville, chaque village a son organe, qui, en retour, peut toujours compter sur une liste d'abonnés suffisante pour le faire vivre.

Nous aurions ici quelques bons exemples à prendre, et nous conseillons à la presse locale de notre province de les étudier avec soin. Elle en retirera de bons bénéfices.

La presse du Bas-Canada n'a jamais compté pour un grand nombre dans cette association ; le nombre des membres qu'elle lui a donnés n'a jamais atteint la demi-douzaine. Cette année, un seul avait accompli les formalités prescrites.

Nous croyons que nous avons eu tort de nous tenir ainsi à l'écart. Si cette Association n'a pas eu jusqu'à présent l'importance qu'elle aurait dû avoir, elle représente une idée juste, vraie, pratique, d'une application avantageuse pour la presse et pour le public. Ce motif doit être suffisant pour faire modifier notre conduite à cet égard.

Souvent nous avons senti le besoin d'une pareille organisation qui modifierait certains tons de certains journaux, et créerait dans la presse une opinion publique, forte et éclairée, qu'il ne serait plus permis de souffleter impunément.

III

Cette année, l'Association avait résolu de se réunir à Collingwood, et faire de là, une excursion au Fort William, au fond du Lac Supérieur. La circonstance était favorable pour lier connaissance avec nos confrères de l'autre côté de la ligne provinciale, et l'excursion promettait d'être intéressante et agréable. C'est plus qu'il n'en fallait pour nous faire prendre le Grand-Tronc, jeudi soir, le 9 de juillet, en route pour Collingwood.

De Montréal à Toronto, la route est bien connue et il est inutile d'en dire beaucoup de choses. Cependant, il y a dans ce voyage, un détail tellement important, tellement grave, tellement inouï, que nous devons le mentionner, dussions-nous passer pour *un voyageur qui vient de loin*. C'est qu'à Port-Hope, on s'aperçut que le train était en avant de l'horloge. Que le lecteur comprenne bien : en avant ! le Grand Tronc ! Il paraît que ça lui arrive des fois : nous offrons ce phénomène sous forme de consolation aux voyageurs attardés.

Naturellement, nous dûmes arrêter quelque minutes pour nous mettre au niveau du règlement. On ne pouvait pas arriver à Toronto dans des conditions aussi compromettantes : le *Globe* aurait dit que le Grand Tronc gaspillait son bois.

Je profite de ce temps d'arrêt pour noter que la ville de Port-Hope est une des plus heureuses créations du commerce de nos jours. Elle renferme aujourd'hui plusieurs moulins, fabriques, chantiers, etc. La population dépasse six mille âmes, et augmente rapidement. Cette cité est située à soixante milles de Toronto, dans une vallée formée par l'embouchure de Smith-Creek, une petite

rivière qui prend son nom de l'un des plus anciens habitants du village. La ville a porté ce même nom pendant quelque temps. Ce cours d'eau assez considérable sert à faire marcher plusieurs moulins. Le paysage des alentours est charmant, et présente une succession de côteaux que s'élèvent les uns au-dessus des autres jusqu'à une grande hauteur ; le plus élevé, connu sous le nom de Fort Orton, offre une magnifique vue sur le lac et la contrée environnante.

En 1850, la population était de deux mille deux cents âmes, et déjà de grands progrès commerciaux avaient été réalisés. Les exportations atteignaient le chiffre de £74,808. Maintenant elles dépassent un million et demi de piastres.

Quand on entre à l'hôtel, après un voyage de seize heures en chemin de fer, on éprouve une jouissance des plus agréables. Et si, comme au *Queen's*, la table est excellente, on y fait amplement honneur. Le *Queen's Hotel* est agréablement bien situé en face de la Baie, et présente une vue admirable du lac et de l'Île qui, durant l'été, est le rendez-vous de la fashion torontonienne. De plus, le service est excellent, et tout concourt à donner aux visiteurs le confort si recherché en voyage.

Un coup d'œil jeté sur le livre m'apprend que plusieurs de mes confrères sont passés la veille, et ont pris les devants, suivant les avis donnés et les invitations adressées.

A trois heures, je reprenais la même route, et je me dirigeais vers Collingwood, par le même chemin de fer du Nord. Cette ligne a quatre-vingt-seize milles de long. Elle a été construite du 13 juin 1853 au 2 janvier 1855, sous le nom de Compagnie du chemin de fer d'Ontario, Simcoe et Huron.

Le nom a été changé en 1857.

La construction présentait peu de difficultés. Les ponts y sont rares et le niveau y est assez régulier. Le coût de la construction a été de \$56, 811.26 par mille formant, avec l'équipement, un total de \$5,457,789. Aujourd'hui le matériel roulant se compose de dix huit locomotives, dix-huit chars de première classe, treize chars de seconde classe, cent quatorze chars de fret et deux cent vingt neuf chars-plateformes. La moyenne annuelle du nombre des voyageurs, par mille, est de mille quatre cent vingt. Les recettes brutes se montent à \$5,301.03, dont \$1,281.19 provenant des voyageurs. Les frais d'exploitation se montent par année, à \$3,765.99. Cette ligne sert de débouché à tous les comtés du nord, qui s'en servent surtout pour l'expédition des grains et du bois. Les comtés qu'elle traverse, York, Grey et Simcoe, sont très-riches et peuplés. Au dernier recensement, ils ne comptaient pas moins de cent trente

mille âmes. Le territoire, d'une superficie totale de cinq mille milles carrés, dont 500,000 acres en culture, produisant 11,500,000 minots de grains.

Aujourd'hui, ces comtés représentent réellement le grenier du Canada.

C'est aussi sur cette ligne du chemin de fer du Nord que passent la plus grande partie des effets transportés du lac Ontario aux ports de l'Ouest. C'est pour subvenir à ces exigences du commerce de transit que la compagnie a construit plusieurs steamers et s'est lancée dans des dépenses considérables qui, pendant quelques années, ont un peu obéré ses finances. Mais M. Cumberland, l'habile gérant qui est aujourd'hui chargé de la direction de la ligne, a trouvé dans le commerce local, une source de revenus qui ont remis les affaires dans un état très-satisfaisant.

Cette ligne du Nord est admirable comme propreté et comme apparence. Ses stations sont d'une fraîcheur et d'une coquetterie toute hollandaises. On ne sait jamais où cracher. Le tout est en bois peint en blanc. A toutes les fenêtres on voit des fleurs; et les rafraichissements sont offerts avec une gracieuseté que le sexe laid ne possédera jamais.

Le gérant de la ligne paraît être un homme de beaucoup de goût, et nous parierions qu'il n'a pas passé tout sa vie à calculer les recettes brutes.

Il y a une dizaine de stations, dont quelques-unes à des localités assez importantes. Newmarket possède un superbe champ de course sur lequel les sportmen d'Ontario vont disputer les plus grands prix qui soient payés dans la province. Quoique la population n'atteigne pas deux mille, il y a un journal depuis une quinzaine d'années.

Barrie est une jolie petite ville située sur le flanc d'un coteau, au fonds de la baie Kempenfelt. L'apparence en est très-jolie, et l'activité industrielle qu'elle présente ne nuit pas au paysage. Il y a vingt ans, elle ne comptait que cinq cents habitants; maintenant elle dépasse trois mille âmes.

Elle a son journal depuis quinze ans, fondé lorsqu'il n'y avait pas mille habitants.

Le Lac Simcoe, dont elle forme un des postes les plus importants, est situé à trente cinq milles de Toronto. Il a environ vingt milles de long sur dix milles de large. Il est à cent soixante dix pieds au-dessus du Lac Huron et à sept cent trente pieds au-dessus du niveau de la mer. Les côtés nord et est sont bordés d'îles, dont une seule est habitée par un reste de tribu Chippewa. Les bords du Lac sont généralement bas et bien boisés, et la culture s'y fait avec

aise et profit. Il y avait autrefois beaucoup de poisson et de gibier sur tout le territoire qui l'entoure.

Le seul débouché du Lac est à l'endroit appelé *Narrows*, un espèce de détroit situé au nord du Lac, qui se rend à la Baie Matchadash, dans la Baie Georges, en passant par un petit Lac du nom de Couchachine, auquel une grande quantité d'îlots des pierres calcaires donnent une apparence très-singulière, et qu'on a même surnommé le Killarney du Canada.

Sur la fameuse carte dessinée par Champlain vers 1630, se trouve un lac à peu près situé où est aujourd'hui le lac Simcoe, avec cette indication relative à une île placée à l'est du lac : *sur cette île, on trouve du cuivre*. Nous ne savons pas que nos contemporains aient vérifié pratiquement la vérité de cette enseigne.

On a donné de très-jolis noms à tous les cantons de cette localité. Ils s'appellent Innisfil, Medonte, Orillia, Vespra, Sunnidale, Allandale, Rama, Oro, Adjala, Tiny, Flos, Tay, Mara, Thorah, Georgina, Euphrasia, Artemisia, Essa, Fénélon, Mono, Amaranthe, Eldon, etc. Il est de fait qu'on trouverait difficilement une autre collection semblable. Il paraît que ces noms ont été donnés par Lady Maitland.

A la station d'Allandale, tout près de Barrie, le gérant de la compagnie, M. Cumberland, avait donné le matin, un splendide déjeuner à la confraternité éditoriale. Il y avait l'Hon. M. Robinson, Président de la Compagnie, le Premier Ministre de la Province d'Ontario, qui avait daigné y accompagner ses amis—et ceux qui ne sont pas de ses amis—de la presse, M. Cumberland, et quelques autres personnages marquants de Toronto et de la localité.

Pas n'est besoin de dire que nos confrères ont amplement et pratiquement goûté la gracieuse politesse dont ils étaient l'objet.

Plusieurs discours ont été prononcés.—Avions-nous besoin de le dire?—et la presse a été l'objet d'éloges aussi sincères que mérités.

Quelques suggestions ont été faites d'un ton un peu vif, à l'Hon. M. Sanfield McDonald, sur l'importance qu'il y avait de favoriser d'une manière plus efficace, l'établissement de l'Ouest. Le Premier Ministre a répondu comme on pouvait s'y attendre : lorsque son gouvernement pourra faire quelque chose dans le sens qu'on lui indique, il le fera sans délai.

C'est toujours comme cela qu'un ministre doit répondre, quand il ne veut pas se compromettre.

Le train arrivait à Collingwood à dix heures du soir. La ville était en pleine liesse. La corporation et les citoyens donnaient un grand dîner au quatrième état.

Sur invitation, nous pénétrâmes, avec assez de difficultés, dans

une salle aussi vaste que bien remplie ; après avoir fait connaissance avec les petits plats qui sollicitaient notre attention, nous jetâmes un coup d'œil autour de nous, et voici le résultat de nos observations :

Il y avait là environ deux cent cinquante personnes, au nombre desquels se trouvaient une cinquantaine de dames.

Nos confrères de l'autre province ont la bonne habitude de ne pas permettre à la politique d'empiéter plus qu'il ne faut sur les autres devoirs du citoyen. A un âge comparativement peu avancé, ils recherchent dans les douceurs du foyer domestique, un calmant contre les tribulations de la vie publique, et ce n'est pas seulement dans leurs journaux qu'ils favorisent le principe de la représentation bâsée sur la population.

Cette condition de leur existence leur donne un air plus grave, plus sérieux, plus rangé. Derrière l'écrivain ou l'éditeur, on retrouve le père de famille et l'homme d'affaires.

Il serait difficile de donner une opinion formelle sur la valeur respective des habitudes suivies sur ce point dans chacune des provinces. Cela dépend d'une foule de choses : la position, la fortune, les espérances et les chances d'avenir. Mais il est un fait que nous tenons à faire remarquer : c'est que nos confrères sont des hommes de goût.

IV

Nous devons prendre le steamer *Algoma* vers deux heures p. m., samedi. Nous avons la matinée pour visiter la localité et pour tenir une assemblée de l'Association.

Collingwood est loin d'être une grande ville. En revanche, la population a beaucoup d'ambition. Il paraît qu'elle a toujours été de même.

Il n'y a que quelques années encore, cet emplacement était de la forêt toute pure. Maintenant on a un peu écarté les branches. La population est de 2,000 âmes ; et comme le terrain n'est pas cher, on s'est établi largement ; l'emplacement pourrait bien contenir dix fois autant de monde.

Ces vides nombreux entre les maisons sont comblés par les restes de troncs d'arbres qu'on a pas eu le temps d'enlever. On n'a arraché que les racines qui se trouvaient dans les caves, et encore.....

Il en résulte un mélange d'habitudes qui ne manque pas de pittoresque. Les vaches trouvent un excellent pâturage sur la place publique, et les marchands de nouveautés étalent leurs riches

étouffés en présence des ours qui habitent un voisinage terriblement immédiat.

L'Hôtel-de-Ville est assez bien bâti, mais les églises laissent à désirer. Il y a plusieurs hôtels de dimensions assez spacieuses, et la gare est d'une apparence qui fait honneur à la localité. Les quais se prolongent dans le large à une dizaine d'arpents, sillonnés de tous côtés par des lignes ferrées qui permettent de recevoir les effets à la sortie même du vapeur.

De la ville on n'aperçoit pas de trace de défrichement. Les établissements ne sont pas très-éloignés cependant, et quelques-uns sont mêmes florissants ; mais comme la terre est plus fertile dans l'intérieur, et comme on n'a défriché que les parties les plus favorables, Collingwood se trouve avoir un air un peu abandonné ; du reste, il en prend son parti, sans s'inquiéter de ce qu'on en dira.

On rencontre dans le Haut-Canada un grand nombre de ces petits villages ou villes, très-florissants, mais complètement entourés de bois. Dans ces endroits favorisés de la nature, où ces établissements ont surgi comme par enchantement, les progrès ont été trop rapides pour le voisinage qui se trouve maintenant dans un état comparativement arriéré.

Collingwood possède des avantages particuliers pour la construction ; de plus, il se trouve sur la grande route de l'ouest. Déjà depuis l'ouverture du chemin de fer du Nord, il a fait de très-grands progrès ; mais son importance prendrait des proportions incomparablement plus considérables, s'il y avait un commerce régulier avec le territoire de la Rivière-Rouge. Et c'est ce qu'on espère.

C'est ainsi que Collingwood a la chance d'aller loin, s'il ne lui arrive pas d'accident.

L'Association se réunit dans la matinée, pour adopter certains règlements, fixer les détails de la prochaine excursion, et entendre la lecture d'un poème et d'un essai sur l'Association. Le poème avait pour auteur M. Wylie, éditeur du *Brockville Recorder*, un journal qu'il a fondé et dirigé pendant quarante ans. Ce journal est le plus ancien du Haut-Canada, et son propriétaire est fréquemment désigné sous le nom de Père de la Presse Haut-Canadienne.

Le poème qu'il a lu avait assez d'entrain et de concision, et quelques idées très-heureuses exprimées dans un langage tout à fait original.

L'essai était de M. King, de Toronto. C'était une dissertation très-soignée sur la Presse et son influence. Malgré quelques développements un peu longs, ce travail a été écouté avec beaucoup d'attention, et fréquemment applaudi.

La question de l'excursion prochaine a été discutée très-longue-ment et avec beaucoup de vivacité. On proposa tour-à-tour la Nouvelle-Ecosse, le haut de l'Ottawa et les bords du lac Ontario. Cette dernière proposition l'emporta. Le voyage aux Provinces du Golfe est renvoyé à l'année suivante.

Cette discussion fut conduite avec un décorum et un formalisme extraordinaires. Nos amis de là-bas ne paraissent pas avoir l'idée de la causerie. Ils ne parlent qu'en assemblée régulièrement organisée. Ne fussent-ils que trois, il faut un président et un secrétaire. Toute proposition doit-être faite par écrit ; on ne parle qu'une fois sur une question, et pas plus de cinq minutes. On dirait que M. Holton leur a donné des leçons ou qu'ils font un apprentissage de député.

Ceux qui ne sont pas habitués aux usages, ne peuvent s'empêcher de remarquer un abus de formalités, mais il paraît que c'est nécessaire pour prévenir d'autres abus d'un autre genre.

Tous les Anglais ont la bosse du *speech*. En toute circonstance, il leur faut la solennité de la tribune, et il ne leur est pas permis de souhaiter la bienvenue à personne, avant le préliminaire obligé : *Mr. Chairman, Ladies and Gentlemen*. A propos de tout et à propos de rien, ils prennent le ton de Mithridate expliquant son intention d'aller passer la charrue dans la ville de Rome. Pour prévenir des longueurs extrêmement dangereuses par un temps de pareille chaleur et mettre un frein aux imaginations trop emportées, on a besoin de tous ces règlements qui coupent les ailes à l'orateur mais sauvent la vie de l'auditoire.

Il paraît qu'il n'y a pas la moindre réunion, même parmi les dames, sans qu'on prenne toutes ces précautions. Seulement nous ne savons pas si on limite le temps des *oratrices*. Peut-être qu'on ne le fait pas, pour éviter de trop fréquents coups de langue dans le règlement.

La veille, une première assemblée avait eu lieu, et les suffrages avaient appelé à la présidence de l'Association, pour l'année courante, M. Buckingham, rédacteur du *Stratford Beacon*.

V

On alla prendre le steamer *Algoma* au temps fixé. L'*Algoma* est un joli vaisseau de 170 pieds de long et de 46 pieds de large sur le pont ; la profondeur de la cale est de 11 pieds. Il a été construit à Détroit en 1863 pour la Compagnie de Navigation du Lac Huron et du Lac Supérieur. C'est le premier steamer qui ait fait le service

régulier jusqu'au Fort William. Il est construit sur le plan ordinaire de nos steamers, avec un engin de la force de cent chevaux.

Le fret n'est pas assez considérable pour soutenir un propulseur de la force et de la grandeur de ceux qui desservent les stations américaines.

La *Rescue* avait déjà commencé à voyager dans cette direction, il y a onze ans. L'année suivante, il avait été suivi du *Collingwood* ; mais leurs voyages étaient rares et irréguliers.

L'année dernière, la ligne a été considérablement améliorée par la construction de 5 phares, au coût de \$3,500, espacés sur les îles sans nombre que possèdent ces lacs. Ces phares sont restés sous le contrôle direct du gouvernement qui paie pour leur entretien annuel, environ \$1600. On parle d'en construire encore un ou deux, pour faciliter une navigation qui est exposée à une foule d'accidents, par suite des difficultés nombreuses qui l'entourent sans cesse.

Enfin nous voguons sur les eaux du lac Ontario, dans la baie de Notawasaga, laquelle est dans la baie Georges. Ces grands lacs du Canada font l'admiration des étrangers, et avec raison. Il y a beaucoup de mers qui n'ont pas d'aussi grandes dimensions.

Le lac Huron, dont nous sillonnons les ondes, est le deuxième dans l'ordre de l'étendue. Il a 250 milles de long sur 120 milles de large, formant une superficie de 20,000 milles. Son élévation au-dessus du niveau de la mer, est de 578 pieds, et sa plus grande profondeur de 1000 pieds. Les eaux sont extrêmement claires. Quelques voyageurs affirment qu'elles sont tellement remplies d'acide carbonique qu'elles jettent des étincelles durant la nuit.

Nous n'avons pas été témoins de ce phénomène. On a même été jusqu'à comparer un voyage sur le lac Huron à une excursion en ballon, tant les eaux sont transparentes et limpides. La comparaison nous paraît forcée, et en réalité, il est difficile de pousser l'illusion jusque là.

Les eaux sont généralement très chaudes ; on affirme qu'à 200 pieds de profondeur, durant l'été, le thermomètre se tient à 56° degrés. Du reste la température est susceptible d'écarts extraordinaires dans toute cette localité. Le capt. Bayfield affirme qu'à Penetauguishene, le thermomètre qui s'était tenu à 40° durant le jour, tombait à -33° durant la nuit. A ce même endroit, en 1825, le thermomètre a marqué jusqu'à 124°.

Le lac Huron se divise en deux parties bien distinctes : le lac proprement dit et la Baie Georges. Cette division est produite d'abord par la langue de terre longue de 40 lieues, qui s'étend de

Collingwood jusqu'à Cabot's Head, et ensuite par le groupe d'îles qui se prolongent jusqu'au Sault Ste. Marie.

La baie George est très-considérable ; sa superficie n'a pas moins de 6,000 milles carrés. Elle renferme elle-même la baie de Nottawasago, anciennement la baie des Iroquois, au fond de laquelle se trouve la ville de Collingwood, la Baie de Matchadash, qui reçoit les eaux du lac Simcoe par la rivière Severn, et la baie des Français dans laquelle se décharge la rivière du même nom.

On sait que cette dernière rivière doit former l'un des liens de cette magnifique chaîne de navigation que l'on se propose de compléter entre Montréal et Chicago, en passant par Ottawa. Tant il est vrai que l'on revient toujours à ses anciennes habitudes : c'est absolument la voie que suivit Champlain, lorsqu'il alla, le premier des hommes civilisés, porter la croix et le drapeau de la France jusque sur les bords du lac Huron. C'est également de la Baie Georges que doit partir le canal destiné à tourner, au profit de Toronto, les difficultés que présente le passage du canal Welland.

Le nom de baie Georges doit avoir été donné par Champlain lui-même, en mémoire du capitaine Georges, qui commandait le vaisseau sur lequel il avait fait sa dernière traversée, et dont il paraît avoir conservé un excellent souvenir.

Quant au lac Huron, il doit son nom à la tribu qui habitait la péninsule de l'ouest. Champlain vogua sur ses eaux et en explora les côtes, il y a près de deux siècles et demi.

En 1613, le fondateur de Québec s'embarquait avec un nommé Nicolas Vignau, pour aller découvrir la Mer du Nord, et après beaucoup de fatigues, de portages et de dangers, il pénétrait jusqu'au lac Népissingue, où il recevait l'hospitalité de son ami Tessouat, qui lui donna un grand diner.

C'est déjà un bon chemin de fait. Deux ans après, Champlain se mettait à la merci des Hurons pour cette malheureuse expédition contre les Iroquois, dans laquelle il fut en même temps vaincu et blessé. Etant arrivé fort à l'avance chez son veil ami Tessouat, il employa ses loisirs à visiter la contrée.

Dans un de ses récits, il dit : " Nous continuâmes notre chemin le long du rivage de ce lac des Attigouantans, où il y a un grand nombre d'îles, et fimes environ 45 lieues costoyant toujours le dit lac. Il est fort grand et a près de trois cents lieues de longueur de l'orient à l'occident, et de large cinquante, et à cause de sa grande étendue je l'ai nommé la Mer Douce."

Le lac Huron a porté pendant longtemps ce nom de *Mer Douce*, que l'on retrouve sur plusieurs cartes. Il fut le premier des grands

ac sdéco uverts par les Français, qui lui appliquèrent ce nom, sans savoir qu'il y avait encore trois autres mers de cette espèce.

Champlain raconte aussi qu'il traversa une baie qui fait une des extrémités du lac, et qu'il fit environ sept lieues avant d'arriver à un village appelé Otouacha. Il visita une vingtaine de villages, où il fut admirablement fêté. Partout on voulait lui donner un grand diner. Le menu était comme suit : du pain, des citrouilles et du poisson. Et pas la moindre trace de champagne.

Il parle aussi d'une nation appelée *La nation des cheveux relevés*, "à la manière des courtisans." Déjà des *waterfalls* !

Ces renseignements seront pénibles pour nous qui pensions avoir fait la trouvaille de ce territoire.

La carte dressée par Champlain à cet époque, d'après ses observations et les rapports des sauvages, étonne par son exactitude et donne la plus haute idée du talent d'observation, des connaissances et du travail de ces grands hommes d'autrefois.

VI

Le premier jour de notre excursion, nous devons nous diriger vers Owen's Sound, à quarante sept milles de Collingwood. En partant, nous voyons le fameux groupe d'Iles de la Poule et les Poussins (Hen and Chickens.) Nous laissons aux archéologues le soin de découvrir l'origine d'une application aussi singulière.

Plus loin, nous côtoyons la terre qui présente un aspect assez ordinaire. Elle est élevée d'environ deux cents pieds, composée de sable et d'argile, et porte la trace de nombreux éboulis.

Nous entrons dans la baie d'Owen's Sound vers cinq heures ; on attendait notre parti d'excursionniste, et on nous avait préparé une réception magnifique. Un corps de musique était sur le quai, et nous précéda à la salle d'exercice, où un lunch nous était servi.

Le corps de musique est l'accompagnement obligé de toute démonstration haut-canadienne. C'est comme anciennement les fusils dans notre Province. Il n'y a pas de petite place qui n'ait sa troupe de cuivre (*brass band*) dont les membres portent un uniforme, généralement de très-jolie apparence.

La salle d'exercice où nous devons recevoir une si gracieuse hospitalité, est très-vaste, et absolument dans le goût qui convient.

Après l'appétit vint la soif de l'éloquence ; heureusement que le Président n'était pas ambitieux de succès oratoires, et il proposait les diverses santés d'usage avec une concision qui lui a mérité ma reconnaissance éternelle.

Owen's Sound est situé au fond de la baie du même nom. Anciennement, cette ville s'appelait Sydenham, du nom du *township*. Elle a été fondée vers 1850 ; à cette époque, la population de tout le township ne dépassait pas 100 âmes ; maintenant la ville seule atteint ses trois milles âmes, et n'a pas moins de trois journaux. Les paysages avoisinants nous ont été mentionnés comme étant d'un grand intérêt. Il y a surtout des chûtes qui font l'admiration de tous les voyageurs.

Dans le voisinage de la ville se trouvent aussi des carrières de pierre grise qui possèdent toutes les qualités requises pour les constructions.

Notre visite à Owen's Sound, outre qu'elle nous permit d'accepter l'hospitalité de ces habitants—pour laquelle ils voudront bien recevoir nos sincères remerciements—, et d'admirer leur jolie localité, nous valut encore l'honneur d'ajouter à la liste de nos plus aimables amis, trois noms que nous n'aurons garde d'oublier de longtemps.

Le premier est le Juge du comté, un type de ces juges de l'ancien temps, que l'on aime à se présenter sous un chêne, sans tricorne et sans dossiers, écoutant les plaignants avec une bonhomie qui rendrait des points à la patience de Job, et dont les jugements tiendraient tête, pour la sagesse, à celui de Solomon. Ce brave juge d'Owen's Sound secoue, en sortant du Palais de justice, la poussière des dossiers et la solennité austère du tribunal pour rester un joyeux garçon, un peu gourmet, raffolant de la pêche, suffisamment Ecossais pour honorer dignement le demi-dieu chanté par Burns :

John Barleycorn was a hero bold
Of noble enterprise,
For if you do but taste his blood
'Twill make your courage rise.

'Twill make a man forget his woe ;
'Twill heighten all his joy ;
'Twill make the widow's hearts to sing
Tho' the tear were in her eye.

Let us toast John Barleycorn
Each man a glass in hand
And may his great posterity
Ne'er fall in old Scotland.

Ce serait plaisir de se faire condamner à n'importe quoi par un pareil juge, seulement pour se convaincre qu'il en éprouverait plus de peine que l'accusé.

Notre deuxième hôte était le Capitaine Smith, un brave, sur terre comme sur mer, à la table comme au salon.

Enfin, nous comptons parmi nos nouveaux amis, un jeune avocat en train de faire un brillant chemin de l'autre côté du continent, à Victoria, Ile de Vancouver, où il a déjà " rendu à la société une demi-douzaine d'assassins qui en font le plus bel ornement." Nous rappelons son souvenir avec d'autant plus de plaisir qu'il parlait français comme un Parisien. Ils étaient trois qui parlaient français, à bord, sans compter l'auteur de ces modestes lignes. D'abord ce spirituel fils de Themis que nous venons de mentionner. M. Romaine, l'éditeur du *Peterborough Review*, rendu célèbre par l'invention des charrues à vapeur, et le Capitaine Perry, agissant comme Commissaire du bord.

Ce bon Capitaine nous rappelait les employés de la Compagnie du Richelieu : complaisant jusqu'à la plus parfaite abnégation, galant comme un chevalier des anciens temps, toujours prêt à tout faire pour rendre la vie agréable aux passagers et soutenir la réputation de la Compagnie.

Le Capitaine McIntosh, qui commandait le vaisseau, est un type de marin, prudent, prévoyant, dirigeant parfaitement son équipage, comprenant parfaitement la responsabilité qui s'attache à sa position et sachant s'en montrer digne.

Ces deux officiers ont rendu énormément de services aux excursionnistes et ceux-ci feraient preuve de la plus grande injustice s'ils ne savaient pas s'en rappeler.

J. A. N. PROVENCHER.

(A continuer.)
